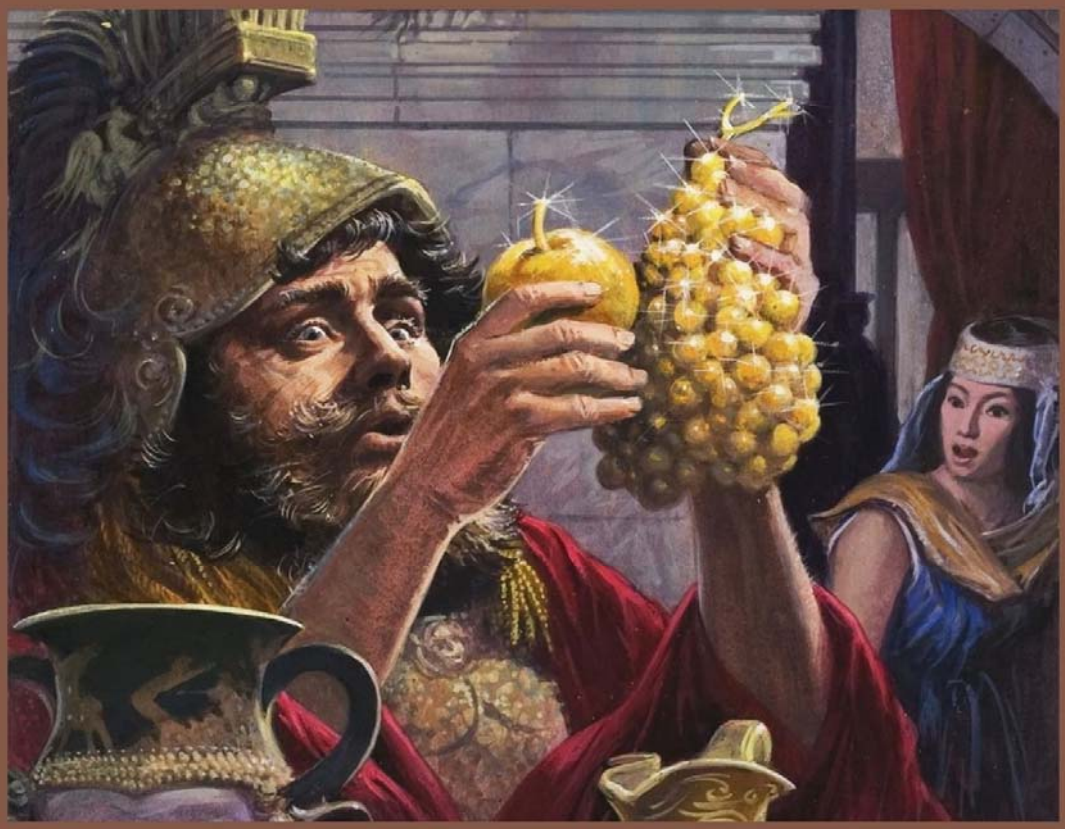
Mythes et légendes de la Grèce antique

ILLUSTRÉ ET ADAPTÉ
POUR LA JEUNESSE



Mythes et légendes de la Grèce antique

Texte adapté pour la jeunesse

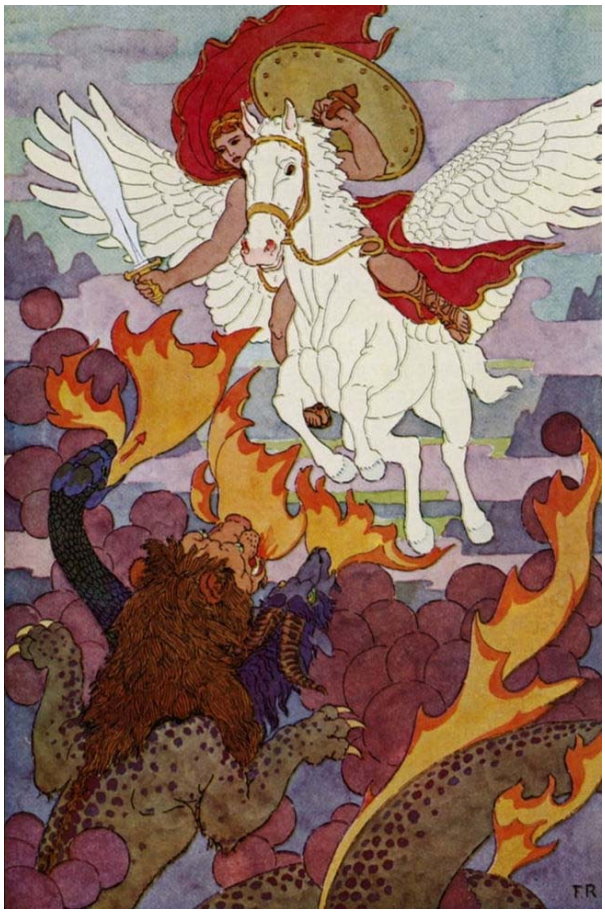
… de Marion L. Adams[1]

… de Nathaniel Hawthorne[2]

… adaptation de Mlle Latappy

… avec les illustrations d'Evelyn de Morgan, Arthur Rackham, Walter Crane et John William Waterhouse…

[1] pour les récits n°1 à 6
[2] pour les récits n°7 à 9



Titre original (pour récits 1 à 6) : Some fairy tales of the Ancient Greeks, 1904

Titre original (pour récits 7 à 9) : A Wonder-Book for Girls and Boys, 1852

Image de couverture : « King Midas », école anglaise

Frontispice : Frederick Richardson

Cette œuvre constitue dans sa globalité une création personnelle. Elle est publiée sous licence CC-BY-NC-ND. Est seule autorisée la diffusion de l'œuvre originale, sauf à des fins commerciales.

SOMMAIRE

- 1 -	**Éos, déesse de l'aurore**	**5**
- 2 -	**Diane déesse de la Lune et de la chasse**	**9**
- 3 -	**Neptune, dieu de la mer**	**12**
- 4 -	**Perséphone et les narcisses**	**15**
- 5 -	**Histoire de Psyché**	**22**
- 6 -	**Apollon, dieu du Soleil**	**29**
- 7 -	**Pandore et la boîte mystérieuse**	**33**
- 8 -	**Midas, le roi qui changeait en or tout ce qu'il touchait.**	**48**
- 9 -	**Pégase, le cheval ailé**	**61**

1. Éos, déesse de l'aurore

Illustration d'Evelyn de Morgan

Ceci est l'histoire d'une Déesse, qui, selon la croyance des anciens Grecs, avait épousé un mortel.

Les immortels s'éprenaient souvent des belles jeunes filles et des beaux éphèbes qu'ils rencontraient sur la terre, et ils les emportaient dans leurs palais sur le Mont Olympe. Mais il leur arrivait d'oublier de demander l'immortalité pour eux aux autres dieux, et, au bout de quelques années, ils dépérissaient et mouraient ; ou bien, s'ils demandaient pour eux l'immortalité, ils oubliaient de solliciter, en même temps, le don d'éternelle jeunesse, si bien que les pauvres hommes et les pauvres femmes avaient à subir tous les maux de la décrépitude, différant en cela de tous les autres habitants de l'Olympe, qui, dit-on, restaient éternellement jeunes et beaux.

Quand le dieu ou la déesse était las de son époux mortel, tout en compatissant cependant à sa triste condition, il le ramenait sur la terre et le changeait en animal ou en plante, et il était plus heureux sur terre, même devenu arbre ou sauterelle, qu'il ne l'avait été dans les palais d'or de l'Olympe. Mais ils auraient été plus heureux encore si les dieux les avaient laissés tranquilles, vivre et mourir parmi leurs semblables ; ne le pensez-vous pas ?

Éos, déesse de l'aurore, était une des plus charmantes divinités des Grecs.

Quand les anciens Grecs contemplaient les couleurs de l'aube flamboyant à l'orient dans un ciel rouge, pourpre et rose, ils se figuraient une belle jeune fille, au visage vermeil comme l'aube elle-même, montée sur un char et ouvrant de ses doigts de rose les portes de l'orient pour annoncer la venue du jour. Sa robe était éclatante, son manteau violet, et elle avait une étoile au front et une torche à la main.

Ils l'appelaient Aurora, déesse du matin ; mais elle était aussi la déesse du crépuscule, et, pour cette raison, son palais s'élevait tout là-bas, à l'ouest, dans une île posée comme un joyau dans la mer bleue.

Ce n'était que jardins en fleurs et prairies magnifiques, et là Aurora se reposait pendant la chaleur du jour ; mais, quand le soleil était couché, elle revenait sur ses pas, l'étoile brillante à son front, la torche allumée à la main, pour attendre derrière les

portes de l'orient une autre aurore. Parfois, au lieu de conduire son char à travers le ciel, elle descendait par un chemin brillant jusque sur la terre, où elle était très aimée.

Elle versait la rosée sur les plantes et les fleurs pour les ranimer ; elle donnait aux hommes un joyeux bonjour matinal, et elle éveillait les oiseaux sur son passage. Mais, bien qu'elle fut aimée de plusieurs, nul mortel n'avait encore fait battre son cœur quand elle s'éprit de Tithon, fils du Roi de Troie.

C'était un bel éphèbe, aux membres élancés, qui aimait les jeux athlétiques, la danse et le chant, et qui était l'idole du palais de son père. Ils se rencontrèrent un matin, de l'autre côté des portes de perle, et Tithon, en voyant son beau visage radieux, sentit son cœur battre comme il n'avait encore jamais battu. Et Aurora, voyant son air de vaillance, lui sourit et l'aima à son tour. Alors Tithon renonça aux jeux, et alla l'attendre tous les matins auprès des portes de l'aurore.

« Voulez-vous être ma femme ? lui demanda-t-il quand ils eurent passé maints jours heureux ensemble.

— Oui. Vous viendrez demeurer avec moi dans mon île dans la mer occidentale.

— Mais, j'oubliais, ajouta-t-il avec tristesse. Je vieillirai, et je mourrai. Nous ne serons que quelques années ensemble.

— Je demanderai à Zeus, père des dieux, de te laisser vivre à jamais, répliqua Aurora, après un moment de réflexion. »

Alors Zeus accorda à Tithon l'immortalité, et la déesse l'emmena dans son beau palais, où leur vie sembla s'écouler comme les eaux d'un fleuve doré,— tant ils s'aimaient.

Mais hélas ! Aurora, en demandant à Zeus de rendre son époux immortel, avait oublié de demander pour lui une jeunesse éternelle. Les années s'écoulèrent, et il devint faible et décrépit. Son corps robuste se recroquevilla, et ses cheveux devinrent tout blancs. Sa femme restait aussi belle et aussi jeune que jamais, et il était fier de sa beauté, même quand il fut devenu un vieillard.

Mais à la fin, il fut trop âgé pour prendre plaisir à quoi que ce fût. Ses jambes étaient trop faibles pour le porter, ses yeux trop obscurcis pour voir ; il ne lui restait rien, semblait-il, que la voix.

Aurora le garda auprès d'elle longtemps ; mais à la fin elle se fatigua d'entendre ses plaintes. Il demandait sans cesse aux dieux de lui permettre de mourir, et elle savait bien qu'ils n'y consentiraient jamais, puisqu'elle avait demandé pour lui l'immortalité.

Comme sa voix était tout ce qui lui restait, il s'en servait sans cesse, parlant d'un ton aigu et monotone, sans se soucier si quelqu'un l'écoutait ou non. Aurora le regrettait, mais elle ne l'aimait plus, car il ne restait rien de l'ancien Tithon chez ce vieillard ratatiné, aux jambes tordues, qui -la reconnaissait à peine. Alors, elle le ramena sur la terre, et le métamorphosa en cigale.

Quand vous verrez les nuages vermeils du matin, pensez à Aurora, passant, couverte de son manteau violet, par les portes de l'orient. Et quand vous entendrez le cri-cri aigu du grillon dans les chaumes, rappelez-vous Tithon son époux.

2. Diane, déesse de la Lune et de la chasse

Illustration d'Orazio Gentileschi

Diane, déesse de la Lune, portait un arc d'argent et des flèches avec un bout en argent. Elle était aussi la déesse de la chasse, et, comme chasseresse, elle est représentée vêtue d'une tunique courte qui lui descend à peine jusqu'aux genoux, et portant un carquois sur son épaule. Il y a au Louvre, à Paris, une statue célèbre "La Diane de Versailles" qui la représente ainsi.

Mais comme déesse de la Lune, les Grecs se la figuraient drapée dans de longues robes sombres, couverte d'un voile flottant, scintillant d'étoiles, qui lui tombait jusqu'aux pieds, et portant au front un croissant.

Ceci ressemble au tableau d'une nuit étoilée, n'est-ce pas ?

Diane était une belle et gracieuse jeune fille, dépassant de la tête ses compagnes, qui étaient des nymphes et des dryades. Les nymphes habitaient les cours d'eau, les dryades parmi les arbres ; mais elles quittaient leurs demeures pour chasser les bêtes sauvages avec Diane, ou pour jouer et danser avec elle dans les champs verdoyants, et elles étaient heureuses d'un bonheur parfait.

Parfois, la déesse s'asseyait sur le bord de la mer avec son frère jumeau, Apollon, et ils regardaient les vagues qui venaient mourir à leurs pieds.

Un jour, Apollon lui indiqua un objet rond et noir qui semblait flotter sur la mer.

« Je te défie de percer cela de ta flèche », dit-il.

Or, Apollon savait bien ce qu'était cette boule noire. C'était la tête du géant Orion, à qui Neptune son père avait donné le pouvoir de marcher dans la mer. Et Apollon était jaloux de lui, car il aimait Diane, et venait souvent la voir, marchant dans l'eau, la tête au-dessus des vagues. Mais Diane ne pouvait pas le reconnaître à une si grande distance ; aussi, en réponse au défi de son frère, tendit-elle son arc, et elle perça d'une flèche la tête d'Orion.

Elle ne sut ce qu'elle avait fait que lorsque la marée jeta le cadavre à ses pieds. Le chien d'Orion, Sirius, arriva en courant ; il poussait des cris plaintifs et se mit à lécher le visage de son maître : et Diane fut bien chagrinée.

« Oh, Sirius ! dit-elle, tu l'as perdu sur terre, mais tu habiteras avec lui, à jamais, dans le ciel. »

Et elle donna à Orion, à Sirius, à la ceinture et à l'épée du géant une place parmi les étoiles, où ils brillent encore aujourd'hui.

Diane était une déesse toute puissante, comme vous venez de le voir par cette histoire, et elle était pour les mortels une amie pleine de bonté ou une dangereuse ennemie. Un Grec, nommé Agamemnon, l'avait offensée en tuant un cerf dans un des bois qui lui étaient consacrés. Les augures déclarèrent que Diane ne serait apaisée que si Agamemnon lui sacrifiait sa fille, Iphigénie. Pendant longtemps le père refusa, mais enfin il fut obligé de se résigner. Cependant, quand la belle jeune fille reposa, enchaînée, sur l'autel et que le glaive fut sur le point de la frapper, la déesse elle-même eut pitié d'elle. Elle l'enveloppa d'un nuage, l'emporta dans un lieu sûr, et envoya un daim pour être sacrifié à sa place.

Elle ne fut pas si indulgente envers le jeune chasseur Actéon, qui la surprit un jour au bain avec ses nymphes. Elles clapotaient dans l'eau claire d'un étang, dans les bois qui étaient consacrés à la déesse, quand le feuillage s'écarta soudain au-dessus de leur tête, et les nymphes virent un homme qui les regardait.

Peut-être était-il venu là par hasard, mais les dieux n'avaient point l'habitude de rechercher si les mortels les offensaient exprès ou non. Diane, les yeux brillants de colère, lui jeta de l'eau au visage et lui ordonna de se retirer. Actéon s'enfuit, et voilà que son corps se couvrit de poils, et que des cornes lui poussèrent sur la tête. Il sentit qu'il lui serait plus commode de courir à quatre pattes que sur deux pieds, et le voilà qui se précipite le long des sentiers de la forêt comme un animal sauvage.

Mais il ne comprit ce qui lui était arrivé que lorsqu'il fut au bord d'un cours d'eau : il regarda dans l'eau et vit que Diane l'avait changé en cerf. Bientôt, ses chiens se mirent à sa poursuite, et, comme il ne pouvait pas leur dire qui il était, ils lui donnèrent la chasse et finirent par le tuer.

Alors les chasseurs Grecs entourèrent l'étang de Diane d'une plus vaste ceinture d'arbres, et, quand ils entendaient le clapotis de l'eau et des rires derrière l'écran de feuillage, ils avaient grand soin de ne pas regarder.

3. Neptune, dieu de la mer

Illustration de Walter Crane

Il y avait sur l'Olympe un palais d'or qui était presque toujours vide, car son possesseur ne l'occupait que lorsqu'il y avait grand conseil des dieux ; il demeurait d'habitude dans un autre palais, plus beau encore, qui était… – Devinez ? –

Au fond de la mer !

Il était d'or pur et assez vaste pour contenir des milliers de personnes. Les planchers étaient couverts de sable blanc mélangé de pierres précieuses, d'ambre, et de perles. Il y avait des bosquets de corail et des rochers de cristal, des jardins remplis d'anémones aux brillantes couleurs, d'algues et de grandes herbes ondoyantes. De petits poissons les traversaient à la nage, et on-y voyait des cavernes et des grottes où demeuraient les nymphes de la mer.

Le roi à qui tout obéissait en ces lieux était Neptune, dieu de la mer. C'était lui qui avait construit ce somptueux palais au fond de l'océan et c'était là qu'il régnait, avec sa femme Amphitrite et son fils Triton, sur tous les habitants de l'abîme.

Il tenait à la main une fourche à trois dents, comme celles dont les pêcheurs Méditerranéens se servent pour harponner le poisson. On appelait cette fourche un trident, et Neptune, ne se contentait certes pas de harponner les anguilles avec. Il s'en

servait pour bouleverser la mer et soulever les tempêtes, ou pour causer les tremblements de terre, ou pour faire surgir les nouvelles îles du sein des flots. Et s'il l'enfonçait dans la terre, une rivière fraîche et claire jaillissait à cet endroit.

Neptune pouvait soulever la tempête ou ramener le calme à volonté. Quand les anciens Grecs voyaient les blanches vagues se précipiter sur la grève et les navires danser sur l'eau comme des coquilles de noix, ils disaient que le dieu était en courroux. Et quand la mer redevenait bleue et calme, ils croyaient que sa colère était apaisée.

Par les soirs d'été, quand les belles couleurs du soleil couchant s'épandent sur les eaux, ils se représentaient Neptune conduisant son char de perles, trainé par des chevaux marins à la crinière d'or, précédé d'une multitude de tritons et de sirènes, qui dansaient et gambadaient parmi les vagues, tandis que son fils Triton soufflait dans sa conque au milieu d'eux.

Triton était moitié homme, moitié poisson, et, ce qui lui plaisait le plus, c'était de voguer parmi les vagues sur le dos de quelque monstre marin. La conque où il soufflait était faite d'un coquillage, et le bruit qu'elle faisait ressemblait au tonnerre lointain des vagues se brisant sur les rochers.

Amphitrite, sa mère, avait été une sirène ou nymphe de l'océan, et c'est sans doute pour cette raison que Triton avait une queue de dauphin au lieu de jambes.

Neptune avait épousé Amphitrite en raison de sa grande beauté ; mais, comme beaucoup d'autres parmi les dieux, il était capricieux, et plus tard il s'éprit d'une belle jeune fille nommée Scylla.

Amphitrite en fut très courroucée. Un jour elle vit Scylla qui se baignait dans une source. Elle jeta des herbes dans l'eau et la jeune fille fut changée en monstre.

Neptune avait fait l'éloge de ses pieds minces et de son joli cou blanc. Amphitrite lui donna douze pieds affreux et six têtes aux longs cous décharnés. Et parce qu'il avait admiré sa voix douce, elle changea cette voix en l'aboiement rauque d'un chien.

La pauvre Scylla, toute honteuse, et ne voulant point qu'on la vît en cet état, se réfugia dans une caverne au sommet d'un grand rocher. Ce rocher porte encore le nom de " Scylla," et vous le trouverez sur la carte au milieu du détroit de Messine.

Là, Scylla perdit peu à peu sa douceur et sa bonté ; elle devint sauvage et cruelle. Elle se jetait sur les navires qui passaient, et chacune de ses six têtes dévorait un matelot. C'est là ce que disaient les Grecs pour expliquer la disparition de tant d'hommes qui périrent dans le Détroit de Messine. C'est encore aujourd'hui un passage dangereux ; mais nous ne croyons plus à la présence en ces parages d'un monstre dévorant les bateaux, car nous savons que les courants contraires et les rochers à fleur d'eau peuvent faire tout autant de mal que Scylla fut jamais soupçonnée d'en faire.

Un jour, Neptune et la déesse Athéna se querellèrent propos du nom d'une ville. Athéna voulait qu'elle portât son nom, et Neptune voulait qu'elle portât le sien. Comme ils ne pouvaient pas s'entendre, Neptune demanda aux autres dieux de décider pour eux. Les dieux dirent que le privilège reviendrait à celui qui ferait aux hommes le don le plus utile.

« Je leur donnerai le cheval, dit Neptune, et sur son ordre, un superbe cheval, le premier qu'on vit sur terre, surgit du sol.

— Et moi, je leur donnerai l'olivier, dit Athéna, en touchant la terre de sa lance.

— Le privilège revient à Athéna, dirent les dieux. L'olivier signifie paix et abondance ; mais le cheval est un symbole de guerre et de désolation. »

Alors Athéna nomma la ville Athènes ; et Neptune s'en retourna dans son palais de la mer, plein de fureur. Il pensait qu'Athènes ne prospérerait point ; mais au contraire, elle devint la cité la plus glorieuse et la plus fameuse du monde.

Toutefois le cheval fut un don utile aussi. Neptune l'apprivoisa et enseigna aux hommes à se servir de la bride. Et quand les Grecs établirent des courses de chevaux et de chars, la première eut lieu en l'honneur du dieu de la mer.

4. Perséphone dans les bois

Illustration d'Evelyn de Morgan

Perséphone était une des plus belles jeunes filles qui aient jamais vécu sous le soleil. Ses yeux étaient bleus comme les mers d'été, ses cheveux d'or, sa voix douce et argentée.

Elle aurait pu habiter un beau palais d'or, d'argent et d'ivoire, au sommet du Mont Olympe, avec les autres dieux et les autres déesses, mais elle préférait de beaucoup la lumière du soleil, et les fleurs et les étendues couvertes d'herbe verdoyante de la terre.

Et quand Déméter, sa mère, essayait de la décider à prendre la place qui lui revenait parmi ses sœurs immortelles, elle souriait et secouait la tête.

« Tu serais heureuse et en sécurité, là-haut », disait Déméter avec inquiétude.

Car Déméter craignait toujours que quelque malheur n'arrivât à la belle enfant, quand elle n'était pas là pour la protéger. Et elle, bien entendu, habitait l'Olympe, et ne pouvait visiter la terre que de temps en temps. Alors, elle passait des jours heureux avec Perséphone, errant à travers les bois, ou assises sur le bord de la mer, contemplant les vagues qui ondulaient doucement sur le sable.

Personne ne les voyait, car, étant immortelles, elles pouvaient se rendre invisibles. Mais quand Déméter souriait à Perséphone, les fruits mûrissaient et le blé poussait deux fois plus vite qu'à tout autre moment.

Alors les fermiers Grecs se disaient entre eux : « La moisson sera belle cette année. » Et ils ne savaient point que c'était parce que deux belles immortelles se promenaient parmi leurs champs, et que l'une d'elles était Déméter, déesse des moissons abondantes.

Un matin, Perséphone s'en fut dans les champs cueillir des narcisses. Les nymphes de la mer l'accompagnaient, et elles faisaient des couronnes de narcisses pour leurs cheveux blonds, et des guirlandes pour pendre à leurs épaules.

Bientôt Perséphone trouva une fleur qu'elle n'avait encore jamais vue. C'était un narcisse blanc. Mais, au lieu d'une ou deux fleurs étoilées couronnant la tige, il y avait une centaine de fleurs sur une seule tige.

« Comme c'est beau ! C'est superbe ! » murmura-t-elle, en s'agenouillant pour regarder la fleur de plus près.

L'air était embaumé de son parfum, et Perséphone appela ses amies pour voir le merveilleux trésor qu'elle venait de trouver par hasard. Mais, à ce moment, il arriva quelque chose de terrible. La terre s'ouvrit et un grand gouffre noir apparut béant à ses pieds. Il en sortit un char traîné par quatre chevaux noirs, et un être puissant, dont elle ne put voir le visage, la saisit dans ses bras et l'emporta dans les régions souterraines.

« C'est Hadès, Roi des Ombres ! s'écrièrent les nymphes en se tordant les mains. Il l'a emportée dans le royaume où habitent les esprits après la mort ! »

Le gouffre se referma, et des narcisses s'épanouirent parmi l'herbe verte, au-dessus ; mais le narcisse aux cent fleurs avait disparu. C'était une fleur magique que Hadès avait fait pousser un moment pour attirer l'attention de Perséphone, et lui donner le temps de l'enlever.

Quand Déméter vint la chercher, les nymphes étaient parties, et il n'y avait personne pour lui dire ce que sa fille était devenue.

Neuf tristes jours, neuf tristes nuits, elle chercha Perséphone, et son cœur devenait plus triste de jour en jour. Le dixième jour, elle n'était pas plus avancée que le premier, bien qu'elle eût allumé deux flambeaux spéciaux aux flammes du Mont Etna et qu'elle les eût pris avec elle pour raider dans ses recherches.

« Je vais me déguiser en mortelle, dit-elle enfin, et peut-être, parmi les mortels, aurai-je de ses nouvelles. »

Alors elle prit la forme d'une vieille femme toute ridée, et s'assit au bord d'un puits, sous un olivier, dans cette partie de la Grèce qui s'appelait l'Attique. Au coucher du soleil des jeunes filles vinrent avec des seaux de cuivre tirer de l'eau au puits.

« Quelle pauvre, pauvre vieille femme ! dit l'une d'elles à sa sœur, tout bas.

— Ayez pitié de moi, Princesse ! dit Déméter en levant les yeux. N'y a-t-il pas un coin pour moi dans le palais de votre père ?

— Comment savez-vous que nous sommes des Princesses ? demanda l'aînée des jeunes filles en posant son seau à terre.

— Les vieilles femmes savent presque tout, répliqua Déméter. Allez demander à la reine votre mère si elle ne peut pas me donner quelque humble office à remplir dans sa maison. Je la servirai fidèlement. »

Les princesses partirent bien vite et revinrent bientôt lui dire que la Reine Métanire avait besoin d'une nourrice pour son fils.

Ces jeunes princesses avaient appris à être bonnes envers les pauvres. Elles conduisirent la vieille femme au palais et la prièrent de souper avec elles.

« Non, mes enfants, dit-elle, votre nourriture n'est point celle qu'il me faut. Qu'une des servantes m'apporte de la farine d'orge, de la menthe et de l'eau et prépare mon repas suivant mes indications. »

Ainsi fut fait. Puis Déméter prit le petit enfant dans ses bras et le berça toute la soirée.

Quand tout le monde fut couché dans le palais, elle l'emporta dans la grande salle où flambait un beau feu, et elle le déposa parmi les tisons enflammés. Le bébé ne pleura pas et ne se débattit point ; il resta couché, souriant, comme sur un lit de roses ; car la déesse ne laissait pas le feu lui faire mal.

« Tout doux ! disait-elle, en inclinant la tête et en souriant à son tour. De l'ambroisie le jour, un lit de feu la nuit : voilà qui te rendra immortel comme les dieux mêmes, mon enfant ! »

Le matin venu elle ne lui donna rien à manger, mais elle lui frotta les membres avec de l'ambroisie, nourriture des dieux, et le soir elle le coucha de nouveau parmi les flammes. Le petit prince devenait plus fort et plus vermeil de jour en jour, et le roi était si fier de son bel enfant qu'il n'y en avait point de pareil, disait-il, dans toute l'Attique.

« Est-il vrai, dit-il un jour à Déméter, que tu ne le nourris jamais ?

— Il ne faut point me le demander, répondit-elle gravement.

— Et que tu l'emportes dans la grande salle, tous les soirs, dans quelque étrange dessein.

— Tu ne dois point savoir cela non plus.

— Dis-moi du moins, n'est-il pas le plus bel enfant que tu aies jamais élevé ?

— Ma fille à moi était beaucoup plus belle, mais je l'ai perdue, répondit Déméter avec tristesse.

— Cette nuit j'irai dans la grande salle, voir ce qu'elle fait, dit la Reine Métanire.

— Il vaut mieux ne pas le faire, lui conseilla son mari ; c'est peut-être une déesse déguisée, et elle se fâcherait. »

Mais la curiosité de la Reine était si grande que, au milieu de la nuit, elle se glissa dans la salle. La vieille femme tenait l'enfant dans ses bras et, du pied, elle remuait les

bûches qui couvaient sous les cendres et les faisaient reprendre flammes. Puis elle déposa le jeune prince dans le feu, et la mère poussa un cri de terreur.

En un instant la taille courbée de la vieille nourrice se redressa ; elle apparut jeune, et grande, et majestueuse. Ses cheveux d'or flottaient sur ses épaules, et, avant que la Reine pût dire un mot, elle retira l'enfant du feu et le déposa doucement à terre.

« Je suis la déesse Déméter, dit-elle, et j'aurais rendu ton fils immortel ; mais ta curiosité m'en a empêchée ! »

La Reine lui demanda pardon humblement, mais Déméter refusa de donner plus longtemps ses soins à l'enfant, et peu après elle quitta le palais.

Ce fut une mauvaise année pour les moissons. Déméter pleurait toujours Perséphone, et parce qu'aucun sourire n'éclairait son visage, le blé ne put pas mûrir, ni les fruits non plus. Les fermiers semèrent leur grain, mais ils n'eurent rien à récolter. Alors les autres dieux craignirent la famine, et ils envoyèrent des messages à la déesse, du haut de l'Olympe.

« Il n'y aura plus de moissons jusqu'à ce que Perséphone me soit rendue », dit-elle.

Ils furent donc obligés, à la fin, de demander à Hadès de renoncer à la fille de Déméter.

Perséphone était devenue la femme de Hadès, et elle se tenait à son côté sur un trône splendide dans le Pays des Ombres. Elle était aussi belle que jamais ; mais elle n'avait jamais été heureuse dans son nouveau domaine. Aussi quand Hermès, le messager des dieux, vint demander à Hadès de lui rendre la liberté, elle supplia son mari de la laisser aller.

Hermès était un jeune dieu, au visage radieux ; il avait des ailes d'argent aux pieds et à son chapeau. Quand il entra comme un éclair dans le Pays des Ombres, il rappela à Perséphone la lumière du soleil, et les narcisses et toutes les belles choses pleines d'éclat, sur la terre au-dessus d'elle.

« Laissez-moi aller, dit-elle en joignant les mains. Alors Hadès lui permit de partir avec Hermès, et peu après sa mère la serrait dans ses bras.

Illustration de Walter Crane

— Tu n'as jamais rien mangé dans le Pays des Ombres, n'est-ce pas, Perséphone ? demanda Déméter

— Pourquoi cela, mère ?

— Parce que quiconque y a pris de la nourriture est tenu d'y demeurer à jamais.

— Mon époux m'a donné quelques grains de grenade que j'ai mangés en revenant sur la terre," confessa Perséphone, en tremblant. »

Quand Déméter entendit ces mots, elle s'en fut en hâte sur l'Olympe, supplier les dieux d'avoir pitié d'elle.

« Ne me retirez-plus Perséphone, supplia-t-elle. Les principaux dieux tinrent conseil.

— Si Hadès la réclame, il lui faudra obéir. Après tout, elle a mangé des grains de grenade, dit l'un.

— Mais elle ne savait pas ce qu'elle faisait, dit un autre, et les moissons en souffriront. »

À la fin ils décidèrent que Perséphone demeurerait six mois de l'année dans le Pays des Ombres avec Hadès, et que pendant les six autres elle resterait avec Déméter.

Depuis, elle passa les jours et les nuits sombres de l'hiver parmi les ombres, mais elle s'en revenait sur la terre avec le soleil printanier et les narcisses, et elle voyait les moissons d'été et les beaux fruits mûrir sous le sourire de sa mère.

5. Histoire de Psyché

Illustration de John William Waterhouse

Il était une fois, en Grèce, un roi qui avait trois filles, fort belles. Les deux aînées avaient épousé des hommes riches ; mais la plus jeune et la plus belle, Psyché, n'était point encore mariée et demeurait dans le palais de son père. Sa beauté était si éblouissante que tous ceux qui la voyaient pour la première fois, la prenaient non pour une mortelle, mais pour une déesse qui serait venue passer quelque temps sur la terre.

Or, il arriva qu'un jour un guerrier arriva de par-delà les mers pour adorer Vénus dans son temple. Il vit Psyché debout devant l'autel, et, pensant que c'était la déesse elle-même qui avait daigné apparaitre à son adorateur, il tomba à genoux et adora Psyché, l'appelant la grande déesse de la Beauté. Or Venus l'entendit et sa colère fut terrible à voir. Dès ce moment elle se prit à haïr la pauvre et innocente Psyché. Elle appela son fils Cupidon, le dieu ailé de l'amour, lui raconta toute l'histoire et lui ordonna d'aller sur la terre et de tuer la jeune fille dont la beauté l'offensait. L'Amour promit de le faire et, prenant son arc et son carquois plein de flèches, il prit son vol vers la terre, le cœur rempli de son cruel dessein.

Il eut vite fait de trouver la ville où demeurait Psyché, et chercha partout la jeune fille. Il la trouva à midi, l'heure la plus chaude du jour dans la Grèce ensoleillée.

Psyché avait trouvé un coin frais et tranquille dans les jardins du palais. Elle s'était couchée sur l'herbe et s'était endormie profondément. Un de ses bras reposait sur le bord d'une fontaine de marbre ; de l'autre elle tenait un livre, et une aubépine étendait sur elle l'ombre de ses rameaux couverts de fleurs blanches. Le jeune dieu s'arrêta, et le frémissement de ses ailes agita les beaux cheveux de la jeune mortelle, qui ondulaient doucement sur l'herbe. Et le dieu se tenait debout, un sourire cruel sur son beau visage, tandis qu'il abaissait ses regards sur la faible Psyché. Mais bientôt le sourire disparut, et ses lèvres s'entrouvrirent dans une exclamation de surprise, car, bien qu'il vécût parmi les dieux, il n'avait jamais vu créature aussi parfaite. Il s'agenouilla sans bruit auprès d'elle, releva doucement la manche qui couvrait ses bras blancs, caressa ses brillants cheveux, baisa ses lèvres rouges et reconnu enfin qu'il ne pouvait pas la tuer.

Tout le jour l'Amour suivit Psyché, et plus il la regardait, plus il la trouvait belle. Cette nuit-là, quand il prit son vol par-dessus la mer éclairée par la Lune, ses pensées

étaient toutes vers Psyché, et il comprit que lui, qui brisait le cœur de tous les hommes, il allait souffrir des mêmes maux, à son tour, à moins qu'il ne pût épouser Psyché.

Mais comment pourrait-il le faire ? À la fin, il alla trouver Apollon, dieu du Soleil, et lui demanda de l'aider à la conquérir. Apollon lui dit qu'il l'aiderait s'il le pouvait, et l'occasion ne tarda pas à se présenter. Le vieux roi, père de Psyché, commença à remarquer que son peuple n'était plus aussi prospère qu'il l'avait été, ni si heureux, ni si satisfait. De plus, Psyché, sa préférée, ne se mariait pas. Alors le vieux roi envoya des messagers au Temple d'Apollon afin d'apprendre pourquoi tous ces maux désolaient le pays, et ce qu'il fallait faire pour y mettre un terme.

Apollon répondit que les dieux étaient fâchés à cause de Psyché, la jeune fille qui était trop belle pour un mortel, et qu'il n'y avait qu'un moyen de ramener la paix dans le pays : il fallait revêtir Psyché de robes nuptiales et la mener le soir sur une falaise escarpée au bord de la mer.

« Là, dit l'oracle, elle sera laissée seule jusqu'à ce qu'un monstre sorte de la mer, bête sans pitié et cruelle, qui jette des flammes par la gueule, et qui l'emportera avec lui. Si le roi obéit, tout ira bien. Mais si, quand le monstre arrivera au rocher, la jeune fille n'y est point, alors il parcourra le pays, tuant tout sur son passage, hommes, femmes et enfants. »

Terrible fut la douleur du vieux roi quand il apprit ceci. Il ne pouvait supporter l'idée de voir Psyché livrée à ce monstre cruel, et il voulut renoncer au trône et s'enfuir secrètement avec elle.

Mais Psyché secoua la tête : « J'aime mieux mourir de cette mort horrible, cher père, dit-elle, et savoir que le peuple est heureux, que de vivre en paix, sachant que tout le pays doit périr à cause de ma lâcheté. »

Le vieux roi ne voulait point l'écouter ; mais on ne lui laissa pas le choix, car ses sujets, craignant pour leur vie, se rendirent par milliers au palais, bien résolus à laisser mourir Psyché. Alors, ce jour-là, Psyché se coucha pâle et fatiguée, pour dormir son dernier sommeil sur la terre, tandis que ses femmes en larmes préparaient les robes nuptiales les plus riches qu'elles purent trouver. Quand elle s'éveilla, elles la vêtirent

splendidement, et répandirent ses blonds cheveux sur sa robe. Puis, au coucher du soleil, on la fit sortir de la ville et on la conduisit au rocher solitaire. Les femmes, tenant des torches allumées, la suivaient deux par deux sur l'air de la musique. Derrière, venait le vieux roi qui se lamentait. Enfin, on arriva au rocher. Des larmes furent versées, des adieux échangés, puis tous s'en retournèrent, et la pauvre Psyché resta seule, à attendre la venue du monstre ; elle avait été brave jusque-là ; mais, quand elle pensa au monstre horrible qui devait si tôt venir la prendre, son courage l'abandonna, et elle tomba inanimée sur le sol.

Or, l'Amour qui veillait du haut du ciel, appela Zéphyr, le doux vent, et lui ordonna de porter Psyché bien loin dans une vallée verdoyante, et de la déposer sur les pâquerettes devant le palais d'or de l'Amour. Et, quand le soleil levant rappela toute la nature à la vie, Psyché en s'éveillant se trouva couchée parmi des fleurs embaumées dans une vallée étrange. Elle se rappela ses malheurs et regarda autour d'elle, cherchant le monstre ; mais elle ne vit aucun être vivant, sauf les oiseaux et les abeilles. Et tandis qu'elle réfléchissait, elle sentit un frisson de bonheur, comme elle n'en avait jamais senti encore, qui la fit trembler toute entière. C'était parce que le dieu de l'amour, bien qu'il fût invisible et très loin, pensait à elle. Alors, reprenant courage, Psyché quitta sa couche fleurie et se mit à remonter la vallée. Elle ne tarda point à voir la maison d'or de l'Amour qui brillait à travers les arbres. Elle hâta le pas, ouvrit une petite porte, traversa un beau jardin et entra dans la maison. Là, elle ne vit personne ; mais elle passa de chambre en chambre, se demandant qui pourrait être le maître de ces lieux. Ce palais était beaucoup plus beau que celui de son père. Les meubles, les tentures, les ornements étaient plus beaux que tout ce qu'elle avait jamais vu, et cependant personne ne paraissait y habiter.

Or, vers midi, Psyché entra dans une salle où un pas délicat était servi. Elle avait très faim, mais ne voulait point manger sans y avoir été invitée. Elle allait se retirer quand une voix l'appela par son nom. Elle s'arrêta, toute tremblante, car elle entendait la voix, mais ne voyait personne. La voix lui dit de bannir toute crainte, de manger, de faire tout ce qu'il lui plairait, car cette maison était la demeure de l'époux que les dieux

lui enverraient la nuit venue. Alors Psyché mangea, puis se coucha pour se reposer, tandis que les musiciens invisibles chantaient pour l'endormir. Quand elle s'éveilla, il faisait tout à fait nuit, et Psyché eut peur, car elle entendit un frémissement auprès d'elle. C'était les ailes de l'Amour. Il lui parlait dans les ténèbres, et tel était le pouvoir de ce dieu tout-puissant, que, bien qu'elle ne pût le voir, était auprès d'elle. Psyché cessa bientôt de le craindre.

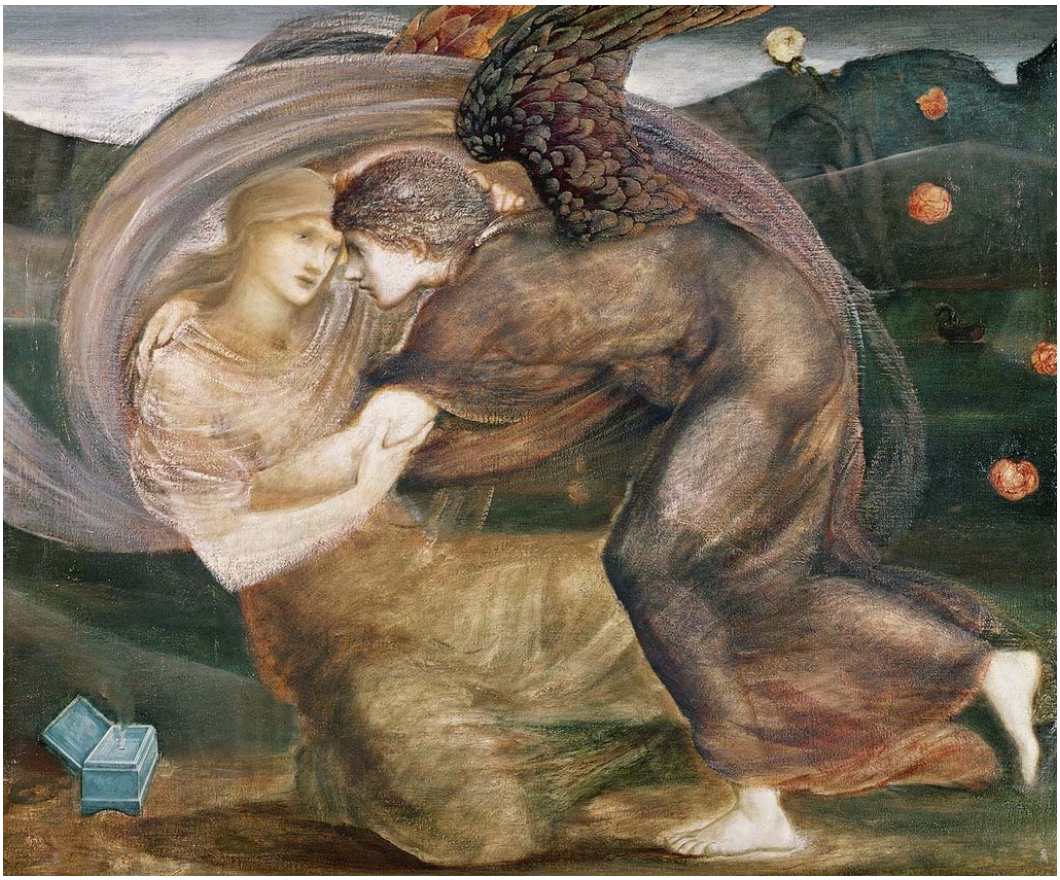


Illustration d'Edward Burne-Jones

Toutes les nuits, l'Amour venait la rejoindre, et Psyché était plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été, bien qu'elle ne vît jamais son époux ; car, lorsqu'elle s'éveillait avec l'aurore, il avait disparu, et elle se trouvait seule dans le palais.

Ainsi passaient les jours jusqu'à ce qu'enfin Psyché rêva qu'elle voyait son père et ses sœurs qui la pleuraient. Cette nuit-là, elle demanda la permission d'aller revoir les siens.

L'Amour lui répondit avec tristesse. Il craignait que quelque malheur n'arrivât s'il lui accordait sa demande. Mais, cependant, il la lui accorda. Le lendemain ses sœurs arrivèrent dans le palais d'or et passèrent la journée avec elle. Elles furent émerveillées de toutes les splendeurs que Psyché leur montra, et quand elles partirent, la nuit venue, elle les chargea de riches présents. Mais elles étaient avides et envieuses, et très curieuses, – et leur curiosité s'accrut quand elles surent que Psyché n'avait jamais vu son époux –.

De plus, Vénus avait fini par découvrir ce qu'il était advenu de Psyché, et sa colère ne connaissait plus de bornes ; elle fit naître une mauvaise pensée dans n'esprit de Psyché, tandis qu'elle dormait, et elle lui fit désirer de revoir ses sœurs. L'Amour y consentit avec tristesse, et leur permit de revenir.

Quand les sœurs envieuses arrivèrent, elles avaient l'air fort triste ; elles racontèrent à Psyché qu'elles avaient vu un sage vieillard à qui elles avaient parlé d'elle et qu'il leur avait dit que leur sœur avait épousé un monstre horrible et repoussant, qui avait la forme d'un serpent. Il leur avait donné un couteau enchanté et une lampe magique pour Psyché, et il lui conseillait d'allumer la lampe pendant que son époux dormirait, de voir par elle-même quel monstre affreux c'était, puis de le tuer avec le couteau. La pauvre Psyché ne put pas dormir cette nuit-là ; à la fin, elle se leva, alluma la lampe, et, toute tremblante, la leva au-dessus de son époux endormi alors elle recula en poussant un cri, car sous ses yeux, paré d'un éclat tel qu'elle n'aurait jamais pu l'imaginer, reposait le dieu de l'Amour en personne. Tandis qu'elle s'éloignait, il s'éveilla, et terrible fut sa colère ; il lui dit qu'il lui fallait la quitter à jamais, la quitter et la laisser vivre désormais sa vie solitaire, dans l'angoisse et la douleur. Celle qui avait été l'épouse de l'Amour même ne vivrait plus qu'une vie misérable, sans amour.

Plein de courroux et d'amer chagrin il s'éloigna et disparut bientôt à sa vue. La pauvre Psyché, le cœur lourd, quitta le palais d'or dont les portes se refermèrent

derrière elle ; elle traversa le beau jardin pour la dernière fois et entra dans la vallée verdoyante, condamnée à errer seule et sans amour dans un monde cruel. Et l'Amour ? Ne se soucia-t-il jamais de la douleur, de la misère de la pauvre Psyché ? Ou n'eut-il jamais de cesse de chercher, en vain, un moyen de la secourir ? Peut-être le saurons-nous plus tard.

Illustration d'Evelyn de Morgan

6. Apollon, dieu du Soleil

Illustration de John William Waterhouse

Apollon, dieu du Soleil, et Diane, déesse de la Lune, étaient jumeaux.

Illustration d'Evelyn de Morgan

Quand ils étaient tout petits, leur jeune mère fut persécutée cruellement par Héra, femme de Zeus, père des dieux. Elle fut obligée de se sauver de place en place, emportant ses enfants avec elle, jusqu'à ce qu'enfin une immortelle nommée Thémis eut pitié d'elle, et lui dit de lui confier Apollon.

Thémis enveloppa l'enfant dans des langes, et lui donna du nectar et de l'ambroisie (*telle était, croyait-on, la nourriture des dieux grecs*), pensant qu'il deviendrait plus-fort et plus beau de jour en jour. Mais quand les aliments célestes touchèrent ses lèvres, il se débarrassa des langes dans lesquels elle l'avait emmailloté et, sautant à terre, se changea successivement à ses yeux étonnés d'abord en un jeune garçon, puis en un jeune homme d'une grande beauté.

Ses yeux étaient d'un bleu foncé ; il avait de longs cheveux blonds, et son visage resplendissait de vie et de santé.

« Donne-moi une lyre et un arc, dit-il, la lyre d'or sera mon amie, l'arc recourbé fera mes délices, et je prédirai l'avenir obscur. »

Les dieux le reçurent sur l'Olympe avec grande joie ; et ils lui donnèrent à conduire le char du Soleil.

Les Grecs croyaient que le Soleil était un char doré, mené de l'est à l'ouest à travers le ciel, tous les jours. Et, parce qu'Apollon en était le conducteur, ils l'appelaient le dieu du Soleil. Ils en firent aussi le dieu de la musique, parce que les oiseaux remplissaient les bois de leur chants mélodieux quand le soleil brillait ; et le dieu de la médecine, car les sages Grecs savaient que la brillante lumière du Soleil peut guérir bien des maux. Et il était encore le dieu des prophéties, car il savait ce que réservait l'avenir, ainsi qu'il l'avait dit à Thémis. Mais ils aimaient surtout en lui le dieu du Soleil, qui menait ses chevaux fringants à travers le bleu ciel d'été, ou qui errait à travers les champs et les bois, en jouant une douce musique sur sa lyre dorée.

Une fois, il tua un énorme serpent, le Python, qui était la terreur de tout le pays avoisinant, et les gens i reconnaissants élevèrent un temple en son honneur. Bien qu'Apollon eût reçu plus de dons magnifiques qu'aucun autre dieu, la fortune ne lui souriait pas toujours. Peu de temps après avoir tué le Python, il se moqua de Cupidon, le petit dieu de l'amour, qui perce de ses flèches le cœur des hommes.

« De telles armes conviennent mieux au tueur du Python qu'au briseur de cœurs, dit-il d'un air de tiraillerie.

— La flèche de Cupidon te percera le cœur. Ô tueur du Python ! » s'écria Cupidon, en colère.

Et le voilà qui s'envole au sommet du Mont Parnasse ; il prend deux flèches dans son carquois ; l'une en or, qui inspire l'amour ; une en plomb, qui inspire la haine. De la flèche en plomb il perça le cœur d'une belle nymphe nommée Daphné, et de la flèche d'or il perça celui d'Apollon.

Or, tandis qu'Apollon se reposait à l'ombre cette nymphe charmante vint à passer, et le jeune dieu s'élança à sa suite. Sans cette flèche de plomb, peut-être eût-elle regardé ses yeux bleus et l'aurait-elle aimé, mais les choses étant ce qu'elles étaient, la haine lui donna des ailes et elle se mit à courir, et à courir, plus vite que le vent. Et plus vite encore suivait le dieu du Soleil, il l'appelait des noms les plus tendres et la suppliait de s'arrêter. Le cœur de Daphné battait de crainte, à coups précipités. Elle sentait qu'il gagnait sur elle ; encore quelques moments et ces bras victorieux étendu, derrière elle, l'étreindraient.

« Ô Pénée ! Père vénérable ! Sauve-moi ! Sauve-moi ! » cria-t-elle, au désespoir. Elle prononça ses paroles, et ses pieds demeurent fixés au sol ; son corps gracieux et flexible devint rigide comme le tronc d'un arbre ; ses cheveux, agités au vent, devinrent des feuilles et des branches.

Le dieu de la rivière l'avait changée en laurier.

Alors Apollon se couronna le front de feuilles de laurier, et jura que cet arbre lui serait consacré à jamais.

« De plus, dit-il, que les feuilles de cet arbre demeurent toujours vertes, en souvenir de mon amour malheureux ! »

7. Pandore et la boîte mystérieuse

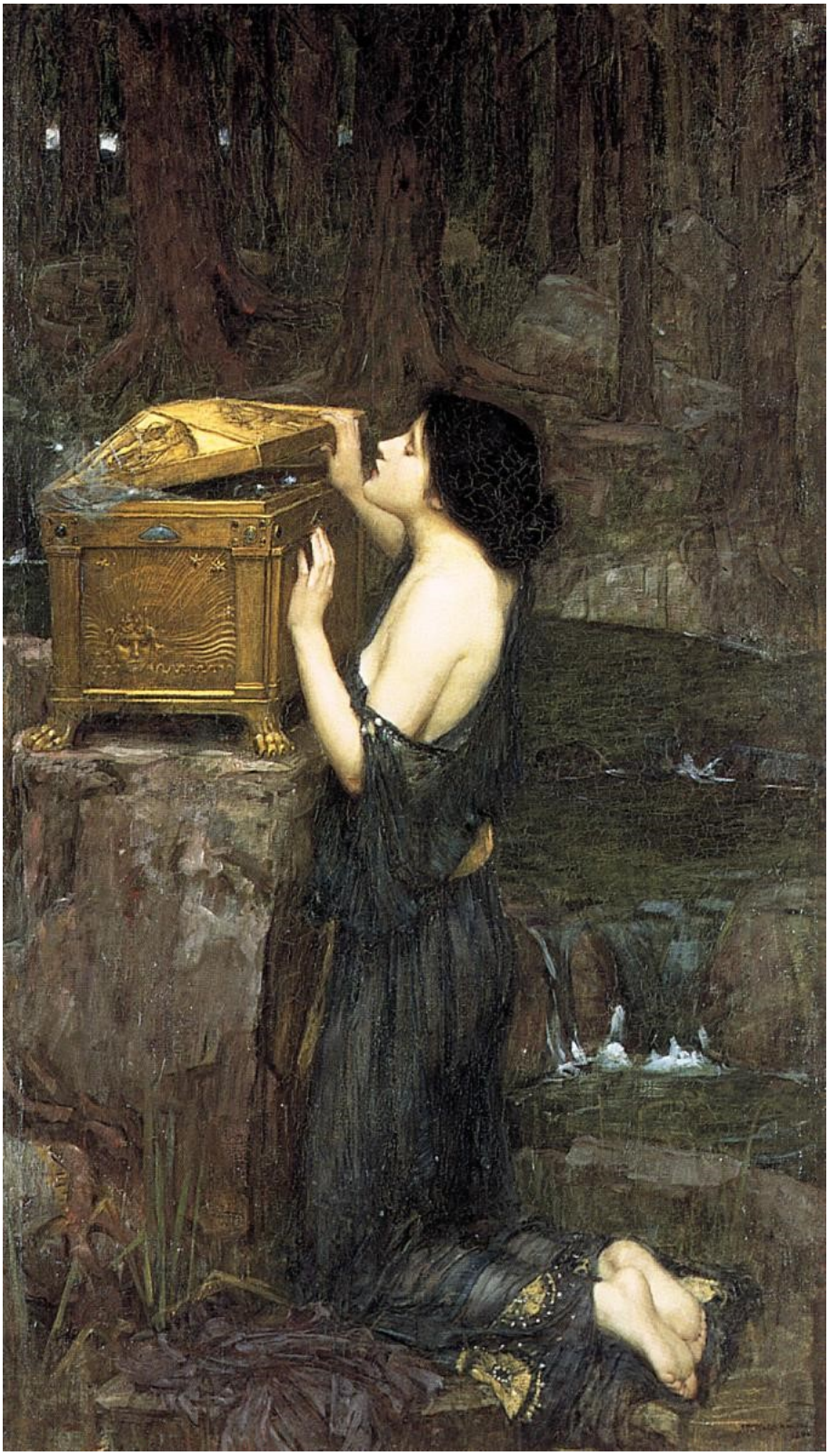


Illustration de John William Waterhouse

Il y a bien longtemps, alors que ce vieux monde était dans sa plus tendre enfance, vivait un enfant nommé Épiméthée qui avait jamais eu ni père, ni mère ; et afin qu'il ne vécut point solitaire, une enfant, sans père ni mère, comme lui, fut envoyée d'un pays lointain pour partager sa demeure, pour être sa camarade de jeu et sa compagne. Elle s'appelait Pandore.

Quand Pandore entra dans la maison d'Épiméthée, la Première chose qu'elle vit fut une grande boîte. Et la première question, pour ainsi dire, qu'elle posa ù son ami, après avoir passé le seuil, fut celle-ci :

« Qu'as-tu donc dans cette boîte ?

— Ma chère Pandore, répondit Épiméthée, c'est un secret. On a laissé cette boîte ici pour qu'elle soit en lieu sûr, je ne sais pas ce qu'elle contient.

— Mais qui te l'a donnée ?

— C'est un secret aussi.

— Comme c'est contrariant ! Je voudrais bien que cette vilaine boîte ne soit pas là !

— N'y pense donc plus ! Sortons, et allons jouer avec les autres enfants. »

Épiméthée et Pandore vivaient il y a des milliers d'années, et le monde est aujourd'hui bien différent de ce qu'il était alors. Dans ce temps-là, tout le monde était enfant. Il n'y avait pas besoin de pères ni de mères pour prendre soin des enfants, parce qu'il n'y avait ni dangers, ni maux d'aucune sorte ; il n'y avait pas de vêtements à raccommoder, et il y avait toujours à boire et à manger en abondance.

La vie était bien agréable, vraiment. Il n'y avait aucun travail à faire, pas de leçons à apprendre ; ce n'était que jeux et danses, douces voix d'enfants, gazouillements d'oiseaux, joyeux éclats de rire tout le long du jour. Et, plus étrange encore, les enfants ne se querellaient jamais entre eux. La vérité est que ces affreux petits monstres ailés, les Calamités, n'avaient point encore paru sur la terre. La plus grande contrariété qu'un enfant eût jamais éprouvée jusque-là, fut sans doute celle qu'éprouva Pandore de ne pouvoir découvrir le secret de la boîte mystérieuse.

Ce ne fut d'abord que l'ombre légère d'une Calamité ; mais cette ombre prit corps de jour en jour, si bien qu'à la fin la demeure d'Épiméthée et de Pandore fut moins ensoleillée que celles des autres enfants.

« D'où cette boîte peut-elle venir ? Que peut-il bien y avoir dedans ? Telle était la question que Pandore se posait sans cesse à elle-même et qu'elle posait à Épiméthée.

— Toujours à parler de cette boîte ! lui dit Épiméthée à la fin, car il commençait à être fatigué d'entendre toujours la même chose. Sortons et amusons-nous avec nos camarades.

— Je suis fatiguée de m'amuser, et cela me serait bien égal de ne plus m'amuser jamais ! répliqua notre irritable petite Pandore. D'ailleurs, je ne m'amuse jamais. La vilaine boîte ! J'y pense tout le temps. Je t'en prie, dis-moi ce qu'il y a dedans.

— Je te l'ai déjà dit cinquante fois: je n'en sais rien ! répondit Épiméthée, avec un peu d'irritation. Comment alors, pourrais-je te dire ce qu'il y a dedans ?

— Tu pourrais l'ouvrir, dit Pandore, en jetant à son compagnon un regard de côté, et nous verrions par nous-mêmes.

— À quoi penses-tu, Pandore ? s'écria Épiméthée. Son visage exprimait une telle horreur à la pensée de regarder dans une boîte qui lui avait été confiée sous condition qu'il ne l'ouvrirait jamais, que Pandore crut plus sage de ne pas insister ; mais, cependant, elle ne put s'empêcher de penser à la boîte et d'en parler.

— Tu peux du moins me dire comment elle se trouve ici.

— Elle a été laissée à la porte, juste avant ton arrivée, par quelqu'un qui avait l'air très aimable et très intelligent, et qui pouvait à peine s'empêcher de rire en la déposant à terre. Il portait un manteau de forme bizarre, et son chapeau avait l'air d'être en partie en plumes, si bien qu'on eût dit qu'il avait des ailes.

— Quelle sorte de bâton avait-il ?

— Oh, le bâton le plus étrange que tu aies jamais vu ! C'était comme deux serpents enroulés autour d'une baguette, et si bien sculptés que je les ai pris tout d'abord pour des serpents vivants.

— Je le connais, dit Pandore, pensive. Nul autre n'a un bâton pareil. C'était Mercure ; et c'est lui qui m'a amenée ici. Bien sûr que la boîte est pour moi, et elle contient sans doute de jolies robes à mon usage, ou bien des jouets, ou quelque friandise pour toi et moi.

— C'est possible, répondit Épiméthée, en se détournant, mais tant que Mercure ne viendra pas nous le dire, nous n'avons, ni l'un ni l'autre, le droit de soulever le couvercle de la boîte. »

Pour la première fois depuis que Pandore demeurait avec lui, Épiméthée sortit sans lui demander de l'accompagner. Il était las d'entendre parler de la boîte, et souhaitait de tout son cœur que Mercure, – ou quel que fût le nom du messager,– l'eût laissée à la porte d'un autre enfant où Pandore ne l'aurait jamais vue.

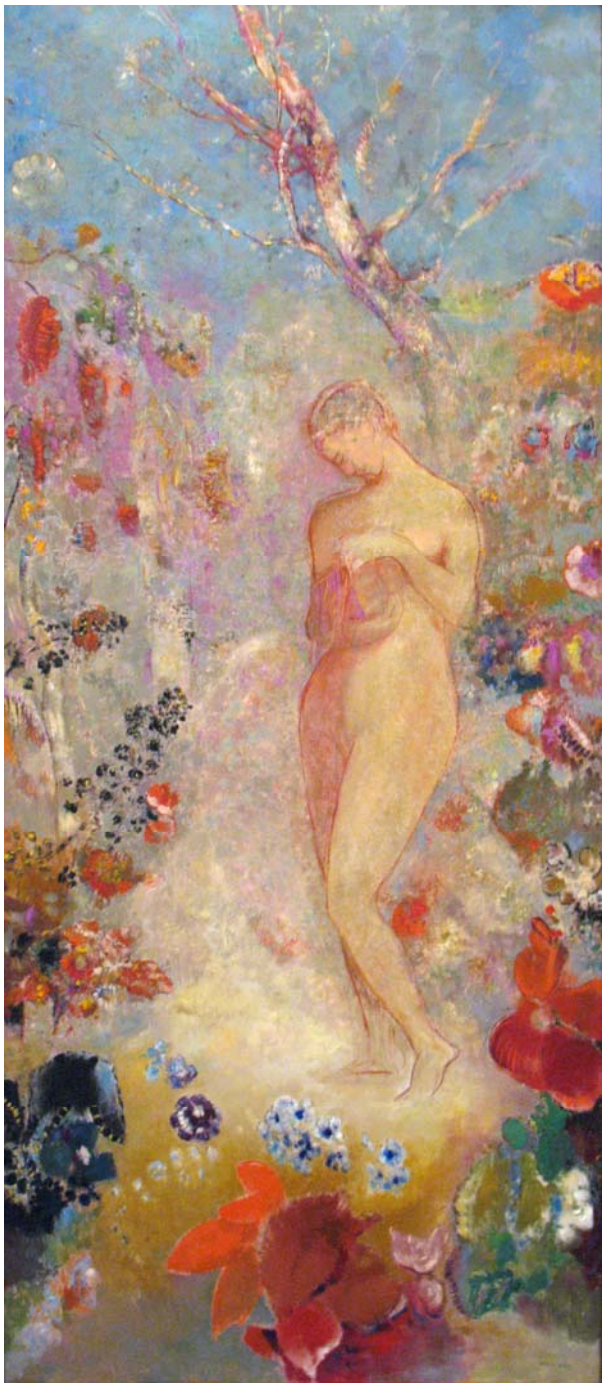
Pandore resta à regarder la boîte. Elle l'avait traitée de *laide* plus de cent fois ; mais, quoi qu'elle ait pu dire, c'était un beau meuble, fait d'une belle espèce de bois ; le dessus était couvert de magnifiques veines sombres, et si bien poli que Pandore pouvait y voir son visage.

Les côtés et les coins étaient sculptés avec un art merveilleux. Sur les côtés, il y avait des figures d'hommes et de femmes, infiniment gracieuses, et les enfants les plus jolis qu'on eût jamais vus étaient couchés ou s'ébattaient parmi une profusion de fleurs et de feuillage. Tous ces objets différents étaient représentés d'une façon si exquise, et mêlés si harmonieusement les uns aux autres que les fleurs, le feuillage, et les êtres humains semblaient ne faire qu'une seule guirlande de beauté.

Pandore crut bien voir, une ou deux fois, un visage qui n'était pas aussi beau et qui regardait furtivement de derrière le feuillage sculpté, ou bien quelque détail déplaisant qui ôtait au reste toute sa beauté. Mais, en regardant de plus près et en touchant l'endroit avec son doigt, elle ne put rien découvrir de pareil. Un visage qui était vraiment beau lui avait paru laid parce qu'elle l'avait vu de côté.

J'ai oublié de dire que la boîte était fermée, non par une serrure ou toute autre chose semblable, mais au moyen d'un nœud compliqué dans une corde d'or. Ce nœud paraissait n'avoir ni commencement ni fin. Pandore fut d'autant plus tentée de

l'examiner et de voir comment il était fait, qu'il paraissait plus étrange. Deux ou trois fois, déjà, elle s'était penchée sur la boîte, et avait pris le nœud entre le pouce et l'index, mais sans essayer positivement de le défaire.



Illustrations d'Odilon Redon

« Je crois bien, se dit-elle, que je commence à voir comment on l'a fait. Peut-être même saurais-je le refaire si je le défaisais. Il n'y aurait pas de mal à cela, bien sûr. Je n'ai pas besoin d'ouvrir la boîte, et je ne le ferais pas, bien entendu, sans le consentement de ce sot garçon, quand bien même le nœud serait défait. »

Il eût mieux valu pour Pandore qu'elle eût un peu de travail à faire, ou quelque chose à quoi employer son esprit, afin de ne pas être sans cesse occupée de cet unique objet. Mais les enfants avaient la vie si facile avant l'apparition des Soucis en ce monde, qu'ils avaient vraiment beaucoup trop de loisirs. Quand la vie n'est que jeu, le travail devient le vrai divertissement. Il n'y avait absolument rien à faire.

Qui sait même si la boîte ne fut pas, après tout, un bienfait pour elle ? Elle lui fournit matière à tant de pensées, et à tant de discours, quand elle avait quelqu'un pour l'écouter.

Conjecturer ce qu'il y avait dedans était une occupation sans fin. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Songez, mes petits amis, combien vous auriez l'esprit occupé s'il y avait dans votre maison une grande boîte que vous auriez quelque raison de croire pleine de jolis cadeaux de Noël ou du Jour de l'an ! Croyez-vous que vous seriez moins curieux que Pandore ? Si vous étiez laissés tout seuls avec la boîte, ne seriez-vous pas un peu tentés de soulever le couvercle ? Mais vous ne le soulèveriez pas. Oh, non ! Non ! Seulement, si vous croyiez la boîte pleine de joujoux, il serait dur, bien dur de laisser échapper une occasion de jeter un coup d'œil dedans !

Mais, pendant ce jour dont nous venons de parler si longuement, la curiosité de Pandore s'était accrue à un tel point, qu'à la fin la jeune fille s'approcha de la boîte. Elle était plus qu'à moitié décidée à l'ouvrir si elle pouvait. Ah, la vilaine Pandore !

Cependant, elle essaya d'abord de la soulever. Elle était lourde, – bien trop lourde pour les forces d'une enfant comme Pandore –. Elle souleva un des bouts de la boîte de quelques centimètres au-dessus du sol et la laissa retomber avec un grand bruit. Il lui sembla entendre quelque chose remuer à l'intérieur. Elle prêta l'oreille. Elle entendit positivement comme un murmure étouffé. Ou bien n'était-ce qu'un bourdonnement

dans ses oreilles ? Ou les battements de son cœur ? Sa curiosité devint plus grande que jamais.

Elle releva la tête et ses regards tombèrent sur le nœud de la corde d'or, et elle résolut d'en trouver les deux bouts. Alors elle prit le nœud entre ses doigts, et chercha de son mieux à pénétrer le secret de cette complication. Sans intention, pour ainsi dire, – ou bien en toute connaissance de cause,– elle ne tarda pas à essayer de le défaire. Et pendant ce temps le beau soleil entrait dans la maison par la fenêtre ouverte, en même temps que les voix joyeuses des enfants qui jouaient à quelque distance, – en même temps peut-être que la voix d'Épiméthée –. Pandore s'arrêta pour écouter. Quelle belle journée ! Ne serait-il pas plus sage de laisser là ce nœud inquiétant, de ne plus penser à la boîte et de courir rejoindre ses petits camarades, et d'être heureuse ?

Mais pendant ce temps, toutefois, ses doigts actifs tourmentaient le nœud ; elle jeta les yeux par hasard sur une tête couronnée de fleurs qui était sur le couvercle de la boîte enchantée, et il lui sembla que le personnage la regardait en grimaçant.

« Voilà un visage qui a l'air bien malicieux, se dit Pandore. Je me demande s'il sourit parce que je fais mal ! J'ai une terrible envie de me sauver !

Mais à ce moment même, et sans le faire exprès, elle donna au nœud une petite secousse qui eut un résultat merveilleux. La corde d'or se déroula comme par enchantement, et la boîte resta sans fermeture.

— Voilà bien la chose la plus étrange que j'aie jamais vue ! dit Pandore. Que dira Épiméthée ? Et comment pourrai-je refaire ce nœud ? Elle essaya de renouer la corde, mais s'aperçut bientôt qu'elle n'était pas assez habile ; elle essaya de se rappeler la forme du nœud. Mais elle semblait s'être effacée complètement de sa mémoire. Il n'y avait rien à faire qu'à laisser la boîte telle quelle jusqu'au retour d'Épiméthée.

— Mais quand il verra le nœud il saura que c'est moi qui l'ai défait, se dit Pandore. Comment lui ferai-je croire que je n'ai pas regardé dans la boîte ? »

Et la coupable pensée lui vint que puisqu'elle serait soupçonnée d'avoir regardé dans la boîte, elle pouvait aussi bien y regarder tout de suite. Ô folle Pandore, méchante enfant ! Vous auriez dû ne penser qu'à faire ce qui était bien, et à ne pas faire ce qui

était mal, et non point à ce qu'Épiméthée pourrait dire ou croire. Elle n'aurait pas su dire si c'était un effet de son imagination ou non, mais elle entendait positivement comme un bruit de murmures, ou bien était-ce sa curiosité qui lui disait tout bas :

« Ouvre-nous, Pandore. Nous serons de bons et gentils camarades de jeu ! Mais ouvre-nous !

— Qu'est-ce que cela peut être ? se dit Pandore. Y a-t-il quelque être vivant dans la boîte ? Ma foi, oui ! Je vais y jeter un coup d'œil ! Rien qu'un seul coup d'œil ; et puis je refermerai le couvercle. Il ne peut pas y avoir de mal à. y jeter rien qu'un seul petit coup d'œil ! »

Mais il est temps de voir maintenant ce que faisait Épiméthée. Depuis que sa petite camarade demeurait avec lui, c'était la première fois qu'il essayait de goûter un plaisir dont elle n'eût point sa part. Mais tout alla de travers, et il ne fut pas si heureux, et de loin, que les autres jours. Il ne put trouver ni bon raisin, ni figue mûre. Son cœur ne goûta point cette joie qui, d'ordinaire, donnait à sa voix des éclats qui animaient la gaîté de ses compagnons. Bref, il était si inquiet et si mécontent que les autres enfants ne pouvaient imaginer ce qu'il avait. Lui-même ne le savait pas plus qu'eux. Car il faut nous rappeler qu'à l'époque dont nous parlons, tout le monde était naturellement et constamment heureux.

À la fin, Épiméthée trouva que le mieux était de retourner auprès de Pandore. Dans l'espoir de lui faire plaisir, il cueillit des fleurs, et en fit une couronne pour lui mettre sur la tête. Les fleurs étaient très jolies – des roses, des lis, des fleurs d'oranger et beaucoup d'autres encore, qui laissaient une traînée de parfum derrière elles –.

Depuis un moment, de gros nuages noirs s'amoncelaient dans ciel, mais ne cachaient point encore le soleil. Quand Épiméthée arriva à la porte de sa maison, ils commencèrent à intercepter la lumière, faisant ainsi une obscurité triste et soudaine.

Il entra doucement ; car il voulait, si possible, se glisser derrière Pandore, et lui mettre la couronne sur la tête avant qu'elle eût conscience de son approche. Au moment où il entrait, la méchante enfant portait la main au couvercle, et était sur le

point d'ouvrir la boîte mystérieuse. S'il avait poussé un cri, Pandore aurait sans doute retiré sa main, et peut-être le fatal mystère de la boîte n'eût-il jamais été connu.

Mais Épiméthée, bien qu'il en parlât peu, était curieux lui aussi de savoir ce qu'il y avait dans la boîte. Voyant que Pandore était décidée à découvrir le secret, il ne voulut pas que sa compagne fût seule dans la maison à le savoir. Puis, s'il y avait là quelque objet joli ou de valeur, il comptait bien en prendre la moitié. C'est ainsi qu'en dépit de tous ses sages discours à Pandore pour l'engager à réprimer sa curiosité, Épiméthée finit par être tout aussi fou et presque aussi coupable elle. Aussi n'oublions pas, toutes les fois que nous blâmons pandore pour ce qui arriva, de blâmer en même temps Épiméthée.

Tandis que Pandore levait le couvercle, la chambre devint toute noire et toute triste, car le sombre nuage couvrait maintenant tout le soleil et semblait l'avoir enseveli vivant. Mais Pandore, ne voyant rien de tout cela, leva le couvercle presque Entièrement, et regarda dans la boîte. On eût dit qu'un essaim 4 âtres ailés prenait soudain son vol et s'échappait de la boîte, tandis qu'au même instant la jeune fille entendit la voix d'Épiméthée qui disait d'un ton douloureux :

« Oh, je suis piqué ! Je suis piqué ! Vilaine Pandore ! pourquoi as-tu ouvert cette méchante boîte ? »

Pandore laissa retomber le couvercle, et, se redressant vivement, elle regarda autour d'elle pour voir ce qui était arrivé à Épiméthée. Le nuage avait obscurci la chambre au point qu'elle ne pouvait pas distinguer clairement ce qui s'y trouvait. Mais elle entendait un bourdonnement désagréable, et, quand ses yeux se furent accoutumés à la lumière indécise, elle vit une foule de petites formes affreuses, aux ailes de chauve-souris, l'air très méchant et armées de dards effroyablement longs, à la queue. C'était un de ces petits êtres qui avait piqué Épiméthée. Pandore ne tarda pas à pousser des cris à son tour, cris d'effroi et de douleur comme ceux de son compagnon, et à faire beaucoup plus de bruit. Un affreux petit monstre s'était posé sur son front et l'aurait piquée, je ne sais combien profondément, si Épiméthée n'était pas accouru pour le chasser.

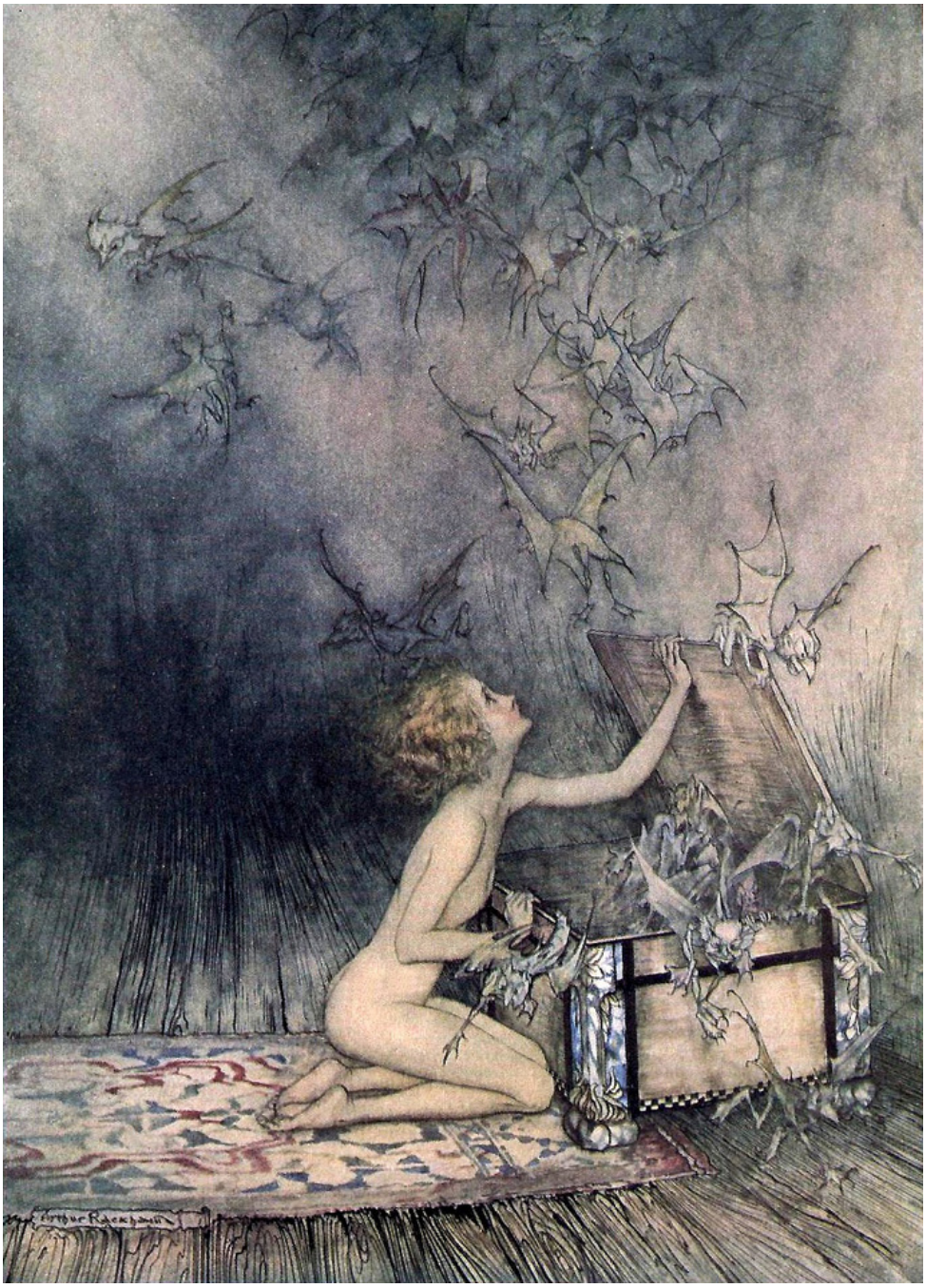


Illustration d'Arthur Rackham

Si vous désirez savoir ce que pouvaient bien être ces vilains Monstres qui s'étaient échappés de la boîte, je vous dirai que c'était toute la famille des maux terrestres. C'étaient les Mauvaises Passions ; maintes espèces de Soucis ; plus de cent cinquante Douleurs ; des Maladies en nombre illimité, et sous les formes les plus affligeantes ;

plus d'espèces de méchancetés qu'il est possible d'en compter. Bref, tous les maux qui, depuis, affligent l'âme et le corps des hommes avaient été enfermés dans cette boîte mystérieuse et confiés à la garde d'Épiméthée et de Pandore, afin que les heureux enfants de la terre n'en fussent jamais inquiétés. S'ils avaient gardé fidèlement ce dépôt, tout se serait bien passé. Jamais aucun homme n'aurait été triste, aucun enfant n'aurait eu occasion de verser une seule larme, depuis cette heure jusqu'à nos jours.

Mais, – et vous pouvez voir par cela combien une mauvaise action, d'un seul mortel, est une catastrophe pour le monde entier –, parce que Pandore souleva le couvercle de cette malheureuse boîte, et par la faute aussi d'Épiméthée qui ne l'en empêcha point, ces Calamités ont pris pied parmi nous, et il n'est guère probable que nous puissions les chasser de si tôt. Car vous pensez bien qu'il était impossible aux deux enfants de garder l'affreux essaim dans leur petite maison. Au contraire, la première chose qu'ils firent fut d'ouvrir toutes grandes les portes les fenêtres, dans l'espoir de s'en débarrasser ; et voilà les Calamités ailées qui se répandent partout au dehors, et qui tourmentent et torturent si bien tous les enfants que, pendant longtemps, pas un seul ne put seulement sourire. Et toutes les fleurs de la terre penchèrent la tête et perdirent leurs feuilles au bout d'un jour ou deux. Bien plus, les enfants qui auparavant restaient toujours enfants, vieillirent de jour en jour, devinrent des adolescents et des jeunes filles, puis des hommes et des femmes, et enfin des vieillards avant qu'ils aient eu seulement le temps de penser que cela pouvait arriver.

Épiméthée et Pandore étaient restés dans la maison. Ils avaient été, tous deux, grièvement atteints, et souffraient beaucoup, et leur souffrance leur semblait d'autant plus intolérable que c'était la toute première souffrance qui ait jamais été ressentie depuis le commencement du monde. Bien entendu, n'en avaient en aucune façon l'habitude, et ne pouvaient pas avoir idée de ce que cela signifiait. De plus, ils étaient fâchés Contre eux-mêmes et l'un contre l'autre. Pour donner libre cours à sa mauvaise humeur, Épiméthée alla s'asseoir, d'un air maussade, dans un coin de la chambre, en tournant le dos à Pandore, qui se jeta par terre et posa sa tête sur la boîte fatale.

Elle pleurait amèrement, et sanglotait comme si son cœur allait fie briser.

Soudain, elle entendit frapper doucement contre l'intérieur du couvercle.

« Qu'est-ce que cela peut être ? s'écria Pandore, en levant la tête.

On eût dit les petits doigts légers d'une fée, faisant « Toc ! Toc ! » sur la paroi intérieure de la boîte.

— Qui êtes-vous ? demanda Pandore, avec un peu de sa curiosité première. Qui est là, dans cette méchante boite ?

Une petite voix douce répondit de l'intérieur : Soulève le couvercle, et tu verras.

— Non, non, répondit Pandore, qui se remit a sangloter. J'en ai eu assez de soulever le couvercle ! Vous êtes dans la boîte, et vous y resterez ! Il n'y a déjà que trop de vos affreux frères et de vos vilaines sœurs à voler par le monde !

Tout en parlant elle jeta un regard vers Épiméthée, attendant peut-être à ce qu'il la louât de sa sagesse. Mais le jeune boudeur se contenta de murmurer qu'il était un peu tard pour être sage.

— Ah, reprit la petite voix douce, tu ferais bien mieux de m'ouvrir Je ne suis point comme ces méchantes créatures qui ont un dard à la queue. Ce ne sont point mes frères, ni mes sœurs, comme tu le verrais tout de suite dès que tu m'aurais aperçue. Allons, allons, ma jolie Pandore ! Je suis bien sûre que tu vas m'ouvrir !

Le cœur de Pandore s'était allégé à chaque parole qui venait la boîte.

— Épiméthée, cria-t-elle, as-tu entendu cette petite Voix ?

— Oui, bien sûr, répondit-il d'un ton toujours bourru. Et puis après ?

— Faut-il soulever le couvercle ?

— Comme tu voudras. Tu as fait tant de mal déjà, que tu peux aussi bien en faire un peu plus. Une Calamité de plus, parmi tous ceux que tu as jetés par le monde, cela ne peut pas faire grande différence.

— Tu pourrais me parler un peu plus gentiment ! murnaura Pandore, en s'essuyant les yeux.

— Ah, le méchant enfant ! s'écria la petite voix. Il sait bien qu'il a un grand désir de me voir. Allons, Pandore, soulève le couvercle. J'ai grande hâte de vous consoler.

Donne-moi seulement un peu d'air pur, et vous verrez que toi cela n'est pas si triste que vous le croyez !

— Épiméthée, s'écria Pandore, je suis décidée à ouvrir la boîte !

— Et comme le couvercle paraît très lourd, je vais t'aider s'écria Épiméthée en accourant. »

Alors d'un seul mouvement les deux enfants soulevèrent couvercle de nouveau. Et voilà qu'une petite personne au sourire lumineux s'envola de la boîte, et se mit à voltiger à travers la chambre, répandant de la lumière sur son passage. N'avez-vous jamais fait danser le soleil dans des coins sombre en le faisant se réfléchir dans un morceau de miroir ? Eh bien, telle parut la gaîté de la féerique étrangère dans l'obscurité la maison. Elle vola à Épiméthée, toucha très légèrement de son doigt l'endroit où la Calamité l'avait piqué, et immédiatement la douleur disparut. Puis elle baisa Pandore au front, et son mal fut guéri.

Après avoir accompli ces bons offices, la resplendissante étrangère voltigea joyeusement au-dessus de la tête des enfants, et les regarda avec tant de douceur qu'ils commencèrent tous deux à croire que ce n'était pas, après tout, un si grand malheur d'avoir ouvert la boîte, puisque sans cela, cet hôte riant serait toujours prisonnier parmi ces méchants diables à la queue armée d'un dard.

« Qui êtes-vous, je vous prie, ô beauté ?" demanda Pandore.

— On m'appellera l'Espérance ! répondit le lumineux visage. Et parce que je suis un petit être joyeux, on m'avait enfermé dans la boîte, afin de dédommager les hommes de tous ces vilaines Calamités destinées à être déchaînées parmi eux. Ne craignez rien nous nous tirerons encore assez bien d'affaire en dépit d'elles toutes !

— Vos ailes ont les couleurs de l'arc-en-ciel ! " s'écrit Pandore. " Comme elles sont belles ! "

— Oui, elles sont comme l'arc-en-ciel, dit l'Espérance. Parce que, quelque joyeuse que je sois de nature, je suis faite de larmes autant que de sourires.

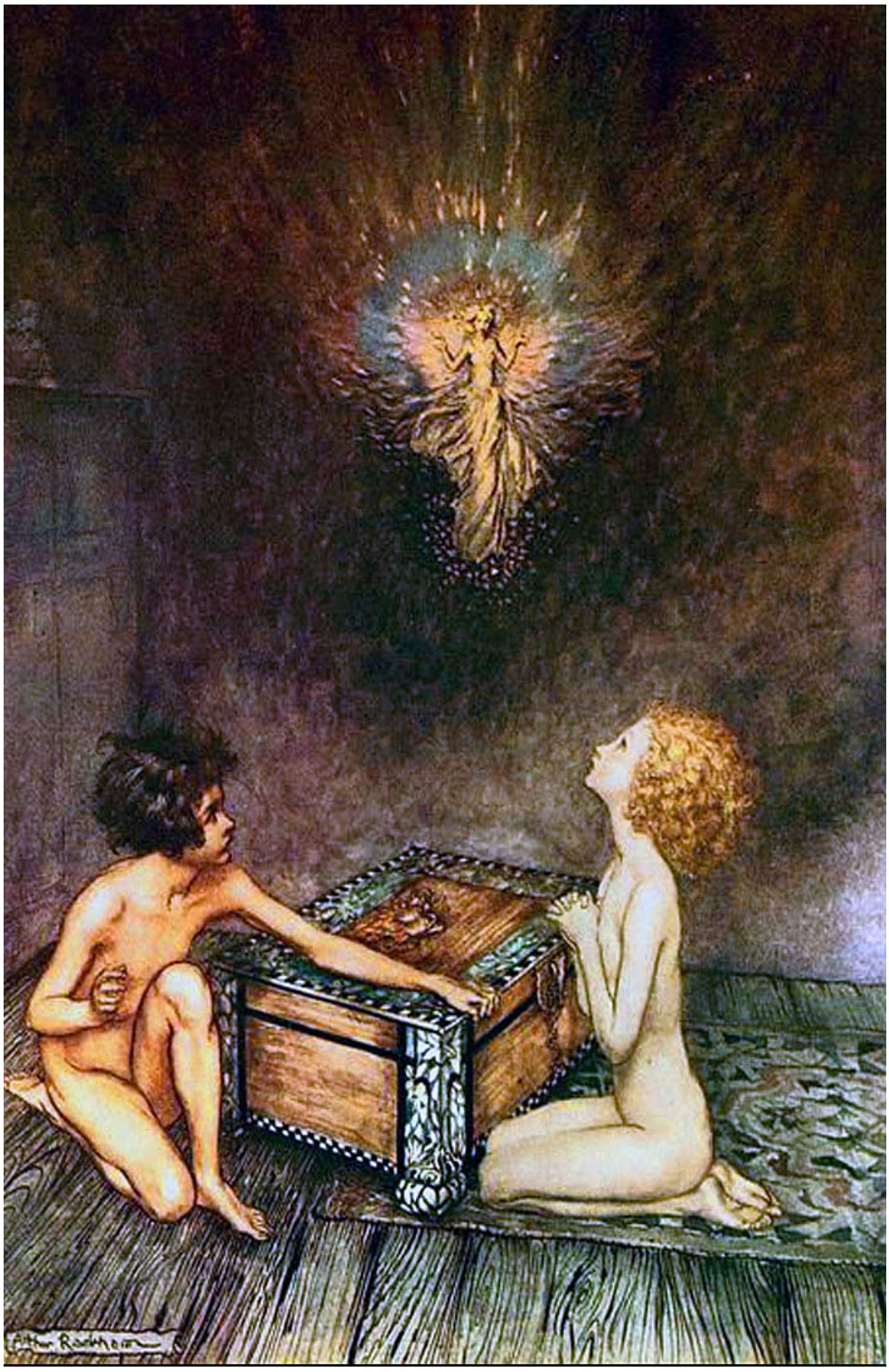


Illustration d'Arthur Rackham

— Et allez-vous demeurer avec nous à jamais ? demanda Épiméthée.

— Aussi longtemps que vous aurez besoin de moi, dit l'Espérance avec son joli sourire. C'est-à-dire, aussi longtemps que vous vivrez en ce monde. Je vous promets de

ne jamais vous abandonner. Il pourra venir des moments, de temps à autres, où vous croirez que j'ai disparu complètement. Mais toujours, et toujours, et toujours, peut-être au moment où vous vous y attendrez le moins, vous reverrez la lumière de mes ailes sur le plafond de votre maison. Oui, mes chers enfants, et je sais quelque chose de très bon et de très beau qui doit vous être donné plus tard.

— Oh, dites-nous ce que c'est ! s'écrièrent-ils.

— Ne me le demandez pas, répliqua l'Espérance, en mettant son doigt sur sa bouche vermeille. Mais ne désespérez jamais, quand même cela n'arriverait pas pendant que vous vivez sur cette terre. Croyez-en ma promesse, car je vous dis la vérité.

— Nous vous croyons ! crièrent Épiméthée et Pandore. Et ils le firent ; et non seulement eux, mais encore tous ceux qui ont vécu depuis, ont cru en l'Espérance. Que pourrions-nous faire sans elle ? L'Espérance spiritualise la terre. L'Espérance la rend toujours nouvelle. Et elle nous montre que même sous ses aspects les plus beaux et les meilleurs, cette terre n'est encore que l'ombre d'un bonheur infini à venir. »

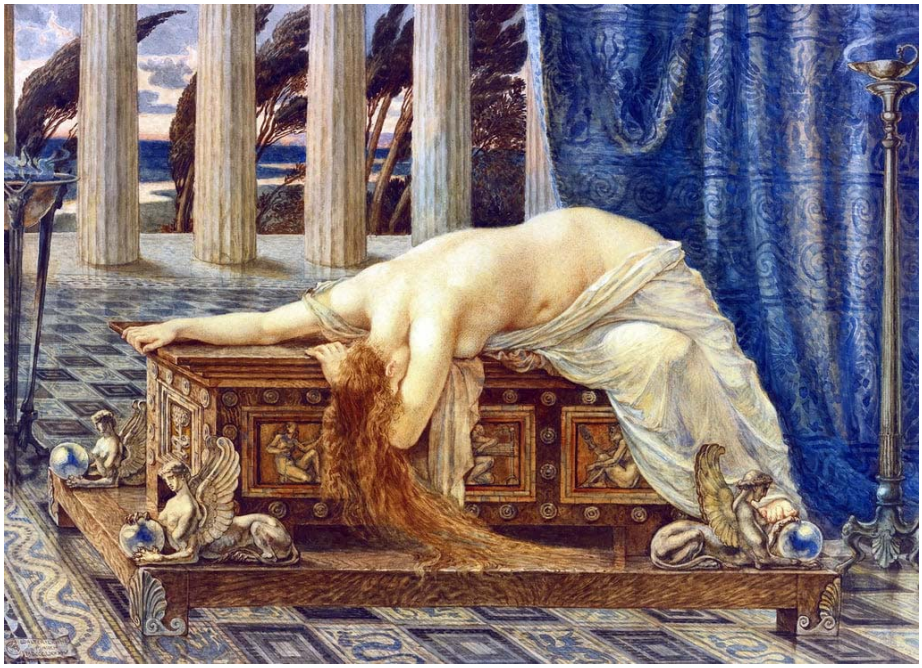


Illustration de Walter Crane

8. Midas, le roi qui changeait en or tout ce qu'il touchait

Illustration d'Arthur Rackham

Il était une fois un roi très riche, qui s'appelait Midas, et il avait une petite fille dont personne, à part lui, n'a jamais étendu parler, et que j'appellerai Marygold.

Le Roi Midas aimait l'or plus que toute autre chose au monde. S'il y avait quelque chose qu'il aimait ne serait-ce que de la moitié, c'était la petite enfant qui jouait si gaîment autour de son tabouret. Mais plus Midas aimait sa fille, plus il recherchait les richesses. Il croyait, insensé qu'il était, que ce qu'il pouvait faire de mieux pour son enfant, c'était de lui laisser le plus grand monceau d'or qu'on eût jamais amassé.

Midas avait fini par devenir si déraisonnable qu'il pouvait à peine supporter de voir ou de toucher un objet qui ne fût point en or. Il prit l'habitude de passer une grande partie du jour dans un souterrain triste et sombre, sous son palais. C'était là qu'il gardait ses richesses, et c'est dans ce trou lugubre qu'il se tendait quand il voulait être parfaitement heureux. Là, après avoir soigneusement fermé la porte à clé derrière lui, il prenait un sac de monnaie d'or, ou quelque coupe d'or aussi grande qu'une cuvette, ou une lourde barre d'or, ou une mesure de poudre d'or. Et il les transportait, des coins obscurs de la pièce au beau milieu d'un étroit rayon de soleil brillant, qui entrait par la fenêtre semblable à celle d'un cachot. Il n'appréciait le rayon de soleil que pour cette raison : ses trésors ne brillaient pas sans lui. Puis il comptait les pièces contenues dans le sac, jetait en l'air la barre d'or et la rattrapait avant qu'elle ne tombât à terre, tamisait la poudre d'or entre ses doigts et se disait tout bas : « Ô Midas, riche Roi Midas, que tu es donc heureux ! »

Midas se disait heureux, et cependant il sentait qu'il ne l'était pas tout à fait autant qu'il aurait pu l'être. Il n'y aurait pour lui de bonheur absolu que le jour où le monde entier serait devenu son trésor, et serait rempli de métal jaune qui serait tout à lui.

Or, dans le vieux, vieux temps où vivait le Roi Midas, il arrivait bien des choses qui nous paraîtraient merveilleuses si elles arrivaient de nos jours, dans notre pays. Et, d'un autre côté, bien des choses se passent de nos jours qui ne nous paraissent pas très étranges, et que les hommes de jadis auraient regardées avec ébahissement.

Un jour, Midas était dans son trésor occupé à ses divertissements habituels, quand il vit une ombre tomber sur les monceaux d'or ; il leva les yeux, et vit un étranger qui se tenait debout dans l'étroit rayon brillant ! C'était un jeune homme à l'air joyeux, au teint

vermeil. Comme Midas savait qu'il avait tourné la clé dans la serrure, et qu'il n'était possible à aucun homme de pénétrer de force dans son trésor, il en conclut naturellement que son visiteur devait être plus qu'un mortel.

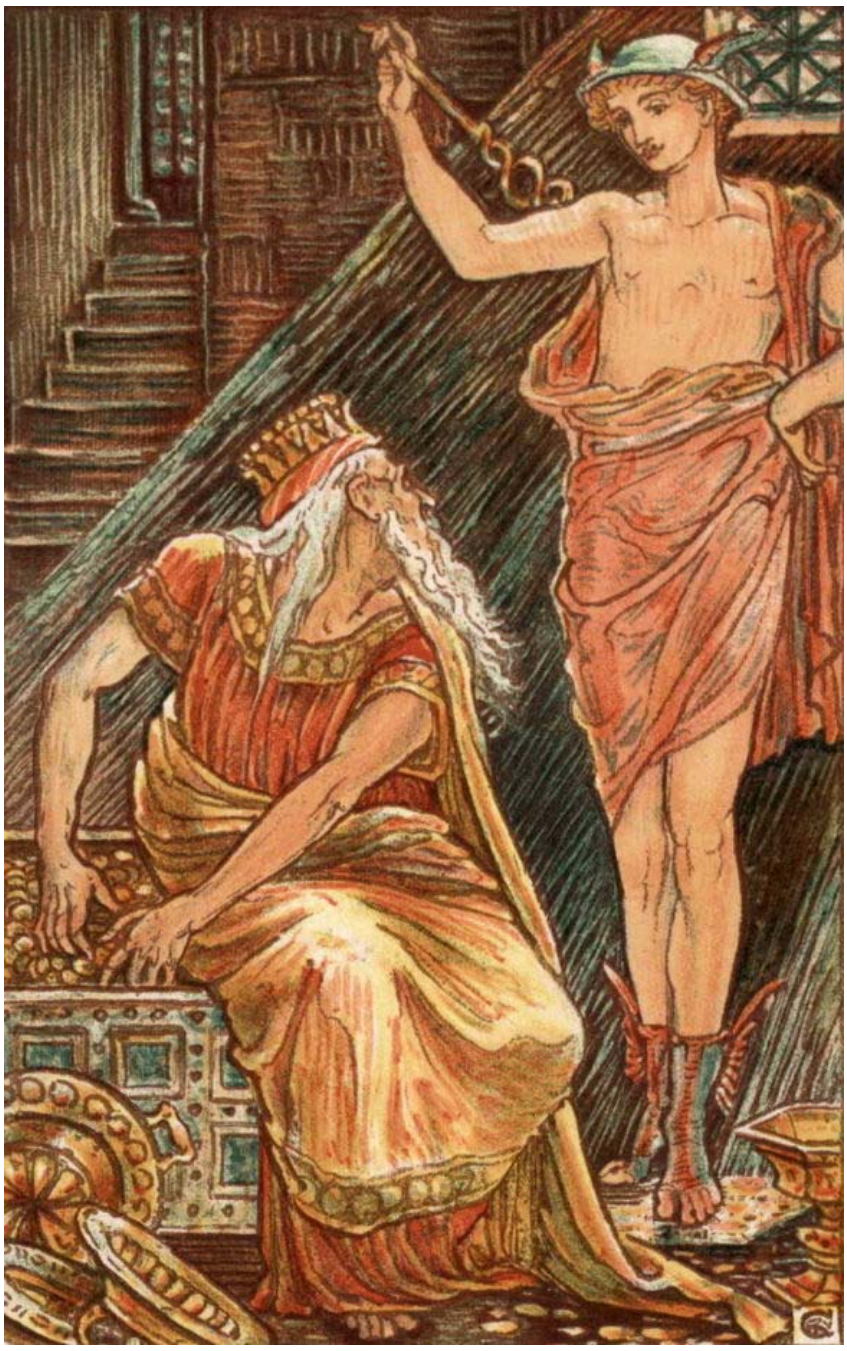


Illustration de Walter Crane

L'étranger promena ses regards autour de la pièce. Quand son sourire eut rayonné sur tous les objets en or qui se trouvaient là, il se tourna de nouveau vers Midas.

« Tu es un homme riche, ami Midas, dit-il. Je doute qu'il existe autant d'or entre quatre autres murs sur terre que tu en as entassé ici.

— Ce n'est pas mal, ce n'est pas mal, répondit Midas. Mais ce n'est que peu de chose si l'on considère que j'y ai consacré ma vie entière.

— Eh quoi ! s'écria l'étranger, n'es-tu donc point satisfait ?

Midas hocha la tête.

— Qu'est-ce qui te satisferait, je te prie ? "

Midas réfléchit un moment. Puis il lui vint une idée lumineuse ; elle lui sembla vraiment aussi lumineuse que le brillant métal qu'il aimait tant. Il leva la tête et regardant l'étranger en face :

— Je suis las, dit-il, d'amasser des trésors avec tant de peine, et de voir le tas si petit après avoir fait de mon mieux. Je voudrais que tout ce que je touche se changeât en or !

Le sourire de l'étranger s'élargit au point qu'il semblait remplir toute la salle comme un rayon de soleil.

— Le Pouvoir Surnaturel de changer tout en or ! s'écria-t-il. Mais es-tu bien sûr que cela te satisfera ?

— Comment pourrait-il en être autrement ? dit Midas.

— Et tu ne te plaindras jamais de le posséder ?

— Je ne demande pas autre chose pour être parfaitement heureux.

— Qu'il en soit donc selon ton désir, répliqua l'étranger et lui faisant de la main un signe d'adieu. Demain, au lever du soleil, tu te trouveras doué de ce Pouvoir Surnaturel. »

En disant ces mots, l'étranger devint resplendissant de lumière, et Midas ferma les yeux. Quand il les ouvrit de nouveau, il ne vit plus que le rayon de soleil à travers la pièce, et, tout autour de lui, l'étincellement du métal précieux qu'il avait passé sa vie à amasser.

L'histoire ne dit pas si Midas dormit cette nuit-là aussi bien que d'habitude. Mais, qu'il dormit ou qu'il veillât, son esprit fut sans doute dans l'état où se trouve celui d'un enfant à qui on a promis de donner un beau jouet neuf. Quoi qu'il en soit le jour paraissait à peine au-dessus des collines, que le Roi Midas était déjà bien éveillé, et, quand le premier rayon de soleil, pénétrant par la fenêtre, dora le plafond au-dessus de sa tête, il lui sembla que ce brillant rayon jaune se reflétait d'une façon assez étrange sur la couverture blanche du lit. Il regarde de plus près, et quels furent son étonnement et sa joie quand il vit que la toile avait été changée en ce qui lui sembla être de l'or le plus pur ! Le Pouvoir Surnaturel lui était venu avec le premier rayon de soleil !

Rempli d'une joie délirante, Midas se leva et se mit à courir à travers la pièce, saisissant tout ce qui se trouvait sur son passage. Il se saisit d'un des montants du lit, qui devint aussitôt une colonne d'or cannelée. Il tira un rideau de fenêtre, et le gland devint lourd dans sa main – une masse d'or –. Il s'habilla en hâte et fut ravi de se voir revêtu de magnifiques habits de drap d'or, souple et flexible bien qu'un peu lourd. Il prit son mouchoir, que sa petite Marygold lui avait ourlé, et le Mouchoir fut changé en or ; les jolis petits points couraient tout autour de l'ourlet en un fil d'or !

Cette dernière transformation, toutefois, ne satisfit pas complètement le Roi Midas. Il aurait préféré que le travail de sa petite fille restât tel qu'il était le jour où elle grimpa sur ses genoux et le lui mit dans la main.

Mais ce n'était pas la peine de s'affliger pour si peu. Midas tira ses lunettes de sa poche, et les mit sur son nez afin de mieux voir ce qu'il faisait. Il s'aperçut qu'il lui était impossible de voir au travers, et demeura perplexe. Ce n'était là cependant que la chose la plus naturelle du monde ; car, les ayant retirées, il vit que les verres étaient devenus des plaques de métal jaune, et, par conséquent, sans valeur en tant que verres de lunettes, bien que précieux en tant qu'or. Midas vit bien qu'au milieu de toutes ses richesses, il ne serait plus jamais assez riche pour posséder une paire de lunettes utiles, et il ne put s'empêcher de trouver cela bien gênant.

Midas était si enivré de son bonheur que le palais lui semblait trop petit pour le contenir. Il descendit donc l'escalier et sourit en voyant la rampe se changer en une

barre d'or bruni à mesure que sa main la touchait. Il souleva le loquet de la porte (il était en cuivre quand il y posa le doigt, mais il était converti en or l'instant d'après), et il entra dans le jardin. Il y trouva un grand nombre de belles roses épanouies et d'autres en bouton ou à peine écloses. Leur parfum était exquis sous brise matinale.

Mais Midas connaissait un moyen de les rendre encore plus précieuses, – du moins d'après lui –, que des roses l'avaient jamais été auparavant. Il se donna donc beaucoup de peine pour passer bosquet en bosquet, exerçant son Pouvoir magique jusqu'à ce que toutes les fleurs et tous les boutons eussent été changés en or. Il achevait cette belle besogne quand on l'appela pour déjeuner ; l'air matinal lui avait donné de l'appétit, aussi se hâta-t-il de rentrer au palais.

La petite Marygold n'avait pas encore paru. Son père l'envoya chercher, et, s'étant assis à table, il attendit l'enfant avant de commencer. Bientôt, il l'entendit venir dans le corridor, pleurant amèrement. Il en fut surpris, car la petite Marygold était une des plus gaies petites personnes qu'on puisse voir un jour d'été, et c'est à peine si dans toute une année elle versait assez de larmes pour remplir un dé à coudre. Quand Midas entendit ses sanglots, il se promit de lui rendre la bonne humeur en lui faisant une jolie surprise ; alors il étendit le bras par-dessus la table, toucha le bol de sa fille (c'était un bol en porcelaine avec de jolis desseins tout autour) et le changea en or étincelant.

Marygold ouvrit doucement la porte et parut, son tablier sur ses yeux et sanglotant toujours, comme si son cœur allait se briser.

« Eh bien, ma petite ! s'écria Midas, qu'as-tu donc ce matin, je te prie ?

Sans baisser son tablier Marygold étendit la main, et dans cette main était une des roses que Midas venait de changer en or.

— Magnifique ! s'écria le père. Et qu'y a-t-il dans cette rose d'or qui te fasse pleurer ?

— Ah, cher père, répondit l'enfant, ce n'est pas *magnifique* : c'est la rose la plus laide qui ait jamais poussé ! Dès que j'ai été habillée, j'ai couru au jardin pour vous cueillir des roses. Mais savez-vous ce qui était arrivé ? Ô mon Dieu ! Quel malheur ! Toutes les belles roses qui sentaient si bon et qui avaient de si jolies couleurs sont

flétries et perdues ! Elles sont devenues toutes jaunes et n'ont plus de parfum ! Que peuvent-elles bien avoir ?

— Bah ! ne pleure pas pour cela ! dit Midas, qui avait honte d'avouer que lui seul était cause de ce changement qui la désolait. Assieds-toi et mange ta soupe au lait. Il te sera facile d'échanger une rose d'or comme celle-ci (qui durera des centaines d'années), contre une rose ordinaire qui se fanerait en un jour. »

L'enfant s'assit à table, mais elle était si occupée de son chagrin qu'elle ne remarqua même pas la transformation merveilleuse de son bol de faïence. Midas s'était servi une tasse de café ; bien entendu, la cafetière, de quelque métal qu'elle ait été quand il la prit était d'or quand il la reposa sur la table. Il commença à se demander comment il pourrait garder ses trésors en sûreté. Tout en songeant, il porta sa cuillère à sa bouche, et fut surpris de voir qu'à l'instant où ses lèvres touchèrent le café qu'il allait boire, le liquide devint de l'or fondu, puis, aussitôt après une masse d'or solide.

— Oh ! s'écria Midas, consterné.

Il en fut de même de ses aliments. Tout ce qu'il touchait se changeait en or, et par conséquent il ne pouvait rien manger.

— Ah bien, voilà une belle affaire ! se dit-il. Il se renversa sur sa chaise et regarda d'un œil ennuyé la petite Marygold, qui mangeait sa soupe au lait avec grande satisfaction.

— Un déjeuner somptueux devant moi, et je ne peux manger de rien !

— Mon cher papa ! s'écria Marygold, qui était une enfant très affectueuse, qu'avez-vous, je vous prie ?

— Ah, ma chère enfant, répondit Midas en gémissant, je ne sais pas ce que va devenir ton pauvre père ! »

Et vraiment, chers petits lecteurs, avez-vous jamais entendu parler de quelque chose de si triste ? Il y avait là le meilleur déjeuner qui fut jamais posé devant un roi, et sa richesse même le rendait absolument bon à rien. Le plus pauvre des ouvriers, assis devant un morceau de pain et un verre d'eau, était plus heureux que le Roi Midas, dont les mets délicats valaient en réalité leur pesant d'or.

Sa faim et sa perplexité étaient si grandes qu'il se mit de nouveau à gémir lamentablement. Marygold ne put le supporter plus longtemps. D'abord, elle resta assise regardant fixement son père, et essayant de découvrir ce qu'il avait. Puis, avec le tendre désir de le consoler, elle quitta brusquement sa chaise, et courant à Midas, lui entoura affectueusement les genoux de ses bras. Il se pencha vers elle et l'embrassa. Et il sentit que l'amour de sa petite fille valait mille fois plus que tout ce qu'il avait acquis grâce au Pouvoir surnaturel que lui avait conféré le Messager.

« Ma chère petite Marygold ! » s'écria-t-il. Mais Marygold ne répondit pas.

Hélas ! qu'avait-il fait ? Combien fatal était le don de l'étranger ! Dès l'instant où les lèvres de Midas avaient touché le front de Marygold, un changement s'était opéré. Le doux visage vermeil de l'enfant, jusque-là illuminé de tendresse, devint d'un jaune brillant. Ses belles boucles brunes prirent la même couleur. Son doux et tendre petit corps se durcit dans les bras de son père. Oh, l'affreux malheur ! Victime de la cupidité de son père, la petite Marygold n'était plus une enfant, c'était une statue d'or !

Oui, elle était là, l'expression interrogative de son regard, plein d'amour, de chagrin et de pitié, figée sur son visage. C'était le plus joli et le plus lamentable spectacle qu'un mortel eût jamais vu. Midas disait volontiers, aux heures où il ressentait plus particulièrement son amour pour son enfant, qu'elle *valait son pesant d'or*. C'était maintenant bien vrai. Et il comprit, – trop tard –, que l'amour d'un cœur tendre et chaud est infiniment plus précieux que toutes les richesses qu'on Pourrait entasser entre la terre et le ciel.

Et voilà qu'au milieu de sa douleur, Midas vit un étranger debout près de la porte. Midas baissa la tête sans parler, car il reconnut celui qui lui était apparu la veille dans son trésor et qui lui avait donné le fatal pouvoir de changer tout en or.

« Eh bien, ami Midas, dit l'étranger, es-tu content ?

— Je suis bien malheureux, répondit Midas.

— Bien malheureux ! Vraiment ! Comment cela se fait-il ?

— N'ai-je pas tenu fidèlement la promesse que je t'ai faite ? N'as-tu pas tout ce que ton cœur désirait ?

Illustration de Walter Crane

— L'or n'est pas tout, répondit Midas. Et j'ai perdu tout ce à quoi je tenais vraiment.

— Ah, ah ! Tu as donc fait une découverte depuis hier ? Voyons un peu. De ces deux choses laquelle vaut le mieux : le Pouvoir de changer tout en or, ou une coupe d'eau pure et fraîche ?

— Eau bénie ! s'écria Midas, tu ne rafraîchiras plus jamais mon gosier desséché !

— Le Pouvoir de changer tout en or, poursuivit l'étranger, ou une croûte de pain ?

— Un morceau de pain, répondit Midas, vaut tout l'or du monde !

— Le Pouvoir de changer tout en or, ou ta douce petite Marygold, tendre et aimante, comme elle était il y a une heure ?

— Ô mon enfant, mon enfant ! s'écria le pauvre Midas, en se tordant les mains. Je n'aurais pas donné cette unique petite fossette à son menton, pour le pouvoir de changer ce gros globe terrestre en un solide lingot d'or !

— Tu es plus sage que tu ne l'étais, Roi Midas, dit l'étranger, en le regardant d'un air sérieux. Je vois que ton cœur n'est pas changé entièrement de chair en or. S'il l'était, ton cas serait désespéré. Mais tu sembles capable encore de comprendre que les choses les plus vulgaires, à la portée de tous, sont plus Précieuses que les richesses après lesquelles tant d'hommes soupirent et courent. Dis-moi maintenant, désires-tu bien sincèrement être exonéré de ton Pouvoir ? "

— Il m'est odieux ! répondit Midas.

— Va donc, dit l'étranger, va te plonger dans la rivière qui coule au bas de ton jardin. Rapporte un vase de cette même eau, et répands-la sur tous les objets que tu voudras voir redevenir tels qu'ils étaient.

Et l'étranger disparut.

Vous croirez facilement que Midas ne perdit pas de temps. Il saisit une grande cruche en terre (hélas ! elle ne fut plus en terre dès qu'il l'eut touchée), et courant à la rivière, il s'y jeta la tête la première, sans prendre seulement le temps de retirer ses chaussures. Il plongea la cruche dans l'eau, et son cœur fut réjoui de la voir redevenir le bon et honnête récipient en terre qu'elle était auparavant. Il eut conscience aussi qu'un changement s'opérait en lui. Sa poitrine semblait déchargée d'un poids lourd et froid.

Illustration de Walter Crane

Le Roi Midas se hâta de rentrer au palais, et la première chose sur lequel il répandit Peau fut la statue d'or qui avait été sa petite Marygold. Elle n'en fut pas plus tôt touchée que les couleurs revinrent aux joues de la chère enfant. Ah, vous auriez bien ri de voir cela ! Et comme elle fut étonnée de se voir toute trempée, et de voir que son

père continuait à lui jeter de l'eau ! Car Marygold ne savait pas qu'elle avait été une petite statue d'or ; et elle n'avait aucun souvenir de ce qui venait de se passer.

Midas ne crut pas nécessaire de dire à sa petite fille bien aimée combien il avait été insensé. Mais il mena Marygold dans le jardin, où il versa tout le reste de l'eau sur les rosiers, et cela lui réussit si bien que plus de cinq mille roses retrouvèrent leurs belles couleurs.

Illustration de Frederick Richardson

Deux choses, cependant, rappelèrent au Roi Midas aussi longtemps qu'il vécut le Pouvoir Surnaturel qu'il avait un instant possédé : les sables de la rivière étincelèrent

comme de l'or, et les cheveux de sa petite Marygold gardèrent une teinte dorée qu'il n'avait jamais remarquée avant qu'il l'eût convertie en or par l'effet de son baiser.

Illustration de Charles Edmund Brock

9. Pégase, le cheval ailé

Illustration de Walter Crane

Jadis, il y a bien, bien longtemps, une fontaine jaillit du flanc d'une colline, en Grèce. Un jour, un beau jeune homme nomme Bellérophon s'approcha de son bord. Il tenait à la main une bride semée de pierres précieuses et ornée d'un mors en or. Ayant vu un vieillard, un paysan et un petit enfant près de la fontaine, ainsi qu'une jeune fille qui puisait de l'eau dans une cruche, il s'arrêta et demanda la permission de se rafraîchir.

« Cette eau est délicieuse, dit-il à la jeune fille, en remplissant la cruche après avoir bu. Voulez-vous me dire si cette fontaine a un nom ?

— Oui. On l'appelle la Fontaine de Pirène, répondit-elle. Puis elle jouta : Ma grand'mère m'a raconté que cette claire fontaine était autrefois une belle femme, mais son fils ayant été tué par les flèches de la chasseresse Diane, elle pleura tant et tant qu'elle fut changée en fontaine. Ainsi, cette eau que vous trouvez si fraîche et si agréable, est la douleur du cœur de cette pauvre mère !

— Je n'aurais jamais imaginé, dit le jeune étranger, qu'une source si claire, aux si doux murmures, renfermât une seule larme dans son sein ! Voici donc Pirène ? Je vous remercie de m'avoir dit son nom. Je viens d'un pays éloigné pour trouver ce lieu même.

Le paysan regarda Bellérophon avec surprise.

— Les eaux doivent baisser dans votre pays, mon ami, dit-il, si vous venez de si loin pour trouver la Fontaine de Pirène. Mais, dites-moi, avez-vous perdu un cheval ?

— Je n'ai pas perdu de cheval, répondit Bellérophon avec un sourire. Mais j'en cherche un célèbre, qui doit se trouver par ici, s'il se trouve quelque part, m'ont dit des hommes sages. Savez-vous si le cheval ailé Pégase hante toujours la Fontaine de Pirène, comme il en avait l'habitude du temps de vos ancêtres ? »

Quelques-uns d'entre vous, amis lecteurs, ont probablement déjà entendu dire que ce Pégase était un coursier d'un blanc de neige, et aux belles ailes argentés, qui passait la majeure partie de son temps au sommet de l'Hélicon. Il était aussi sauvage et aussi rapide dans son vol à travers les airs qu'aucun aigle qui plana jamais dans les nuages.

Aucun maître ne l'avait jamais monté, ni ne lui avait jamais passé la bride autour du cou, et, pendant maintes longues années, il vécut une vie solitaire et heureuse.

Dormant la nuit au sommet d'une montagne, et passant la plus grande partie du jour dans les airs, Pégase semblait à peine appartenir à la terre. Quand on le voyait, très haut au-dessus de la terre, le soleil brillant sur ses ailes argentées, on aurait cru qu'il appartenait au ciel, et que, s'étant approché un peu trop près, il s'était égaré parmi nos brouillards et nos brumes, et cherchait son chemin.

Illustration de Walter Crane

En été, Pégase descendait souvent sur la terre, et, repliant ses ailes argentées, il galopait par monts et par vaux pour s'amuser, aussi rapide que le vent. On l'avait vu près de la Fontaine de Pirène plus souvent que partout ailleurs, buvant l'eau délicieuse, ou se roulant sur l'herbe tendre. Mais depuis quelques années on ne l'avait vu que rarement ; un grand nombre parmi les villageois qui demeuraient à une demi-heure de marche de la fontaine n'avait jamais vu Pégase, et ne croyait même pas à l'existence d'un être pareil.

« Et vous, ne l'avez-vous jamais vu, ma belle enfant ? demanda Bellérophon à la jeune fille que se tenait debout, la cruche sur sa tête. Si quelqu'un peut voir Pégase, vous le pouvez certainement, car vos yeux brillent d'un vif éclat.

— J'ai cru le voir une fois, répondit-elle avec un sourire et en rougissant. C'était Pégase ou un grand oiseau blanc, très haut dans le ciel.

— Et toi, mon petit, s'écria Bellérophon en se tournant vers l'enfant dont il tira les boucles en se jouant, je suppose que tu l'as vu souvent, le cheval ailé ?

— Je l'ai vu, répondit l'enfant. Je l'ai vu hier, et maintes fois avant.

— Tu es un brave petit homme, dit Bellérophon. Allons, raconte-moi cela.

— Eh bien, reprit l'enfant, je viens souvent ici faire nager des petits bateaux dans la fontaine, et ramasser de jolis cailloux dans son bassin. Et parfois, quand je regarde dans l'eau, je vois un cheval ailé dans ce coin du ciel qui s'y reflète. Je voudrais bien qu'il descende, et me prenne sur son dos, et, me laisse monter avec lui jusqu'à la Lune ! Mais si je fais seulement un mouvement pour le regarder, il s'envole bien loin, et disparait à ma vue.

Bellérophon revint à la Fontaine de Pirène souvent, les jours suivants. Il se tenait toujours aux aguets, les yeux levés au ciel, ou regardait dans la fontaine, avec l'espoir qu'il verrait soit l'image du cheval ailé, soit le cheval merveilleux lui-même. Il tenait toujours toute prête à la main la bride aux pierreries étincelantes et au mors d'or. Les villageois qui demeuraient dans le voisinage, ou qui menaient leur bétail boire à la fontaine, se moquaient souvent de Bellérophon, et le mettaient parfois à de rudes épreuves. Les petits paysans eux-mêmes le trouvaient bien insensé et s'en amusaient

beaucoup. Mais le doux enfant qui avait vu l'image de Pégase réfléchie dans l'eau de la fontaine, consolait le jeune étranger plus que tous les méchant enfants ne pouvaient le tourmenter. Souvent, pendant ses heures de jeu, le cher petit venait s'asseoir auprès de lui, et, sans dire un mot, baissait la tête et regardait dans la fontaine, puis levait les yeux vers le ciel, avec une foi si naïve que Bellérophon ne pouvait s'empêcher de reprendre courage.

Peut-être voudriez-vous savoir pourquoi Bellérophon avait entrepris de s'emparer du cheval ailé. Il me suffira de vous dire que dans un certain pays de l'Asie, un monstre terrible, appelé la Chimère, avait fait son apparition et causait de grands maux. Cette Chimère était presque, sinon tout à fait, l'être le plus laid et le plus venimeux qui soit jamais sorti des entrailles de la terre.

Elle avait une queue comme celle du boa constrictor ; son corps était comme... – je ne sais comment le qualifier – ; et elle avait trois têtes distinctes, une tête de lion, une tête de chèvre et une tête de serpent. Et de ses trois gueules sortaient des flammes dévorantes !

Or il arriva que Bellérophon vint dans le pays pour voir le roi, dans le temps où cette horrible bête causait de grands maux. Ce roi s'appelait Iobatès, qui régnait sur la Lycie, pays devenu aujourd'hui l'une des plus belles régions de Turquie. Bellérophon était un des jeunes hommes les plus braves du monde, et ne désirait rien tant que d'accomplir quelque action valeureuse et utile, qui le ferait aimer et admirer des hommes. Le Roi Iobatès, voyant le courage de son visiteur, lui proposa d'aller combattre la Chimère, dont tout le monde avait peur, et Bellérophon assura le Roi qu'il tuerait la Chimère redoutée ou qu'il périrait dans l'entreprise.

Mais il réfléchit, tout d'abord, qu'il ne remporterait jamais la victoire s'il combattait à pied. Et quel autre cheval au monde était de moitié aussi rapide que le merveilleux cheval Pégase, qui avait des ailes aussi bien que des jambes, et qui était même plus agile dans l'air que sur terre ? C'est pour cela qu'il était venu de Lycie en Grèce, et qu'il avait apporté la bride ornée de pierreries. C'était une bride enchantée. S'il

réussissait seulement à mettre le mors dans la bouche de Pégase, le cheval ailé deviendrait docile et le reconnaîtrait pour son maître.

Mais vraiment, ce furent des jours tristes et pleins d'inquiétude que vécut Bellérophon tandis qu'il attendait Pégase et l'attendait encore, dans l'espérance qu'il viendrait boire à la Fontaine de Pirène. N'eût été la confiance inébranlable du petit garçon, Bellérophon aurait renoncé à tout espoir : il serait retourné en Lycie, et aurait fait de son mieux pour tuer la Chimère sans le secours du cheval ailé.

Un matin, l'enfant parla à Bellérophon avec plus d'espoir encore que d'habitude. Il ne voulut point s'éloigner de lui d'un seul pas de toute la journée. Ils mangèrent donc un peu de pain ensemble, et burent de l'eau de la fontaine. L'après-midi, ils n'avaient pas bougé et étaient assis au même endroit. Bellérophon avait jeté son bras autour de l'enfant, qui avait mis une de ses petites mains dans celle du jeune homme. Bellérophon regardait d'un air distrait le tronc des arbres autour de la fontaine, mais l'enfant regardait dans l'eau.

« Regarde, Bellérophon ! Regarde ! Il y a une image dans l'eau !

Le jeune homme regarda dans le miroir de la fontaine, et vit ce qu'il crut être l'image d'un oiseau volant à une grande hauteur dans le ciel, un rayon de soleil sur ses ailes blanches ou argentées.

— Quel oiseau magnifique ce doit être ! dit-il. Comme il paraît grand, bien qu'il vole en réalité plus haut que les nuages !

— J'en tremble ! dit l'enfant à voix basse. C'est le cheval ailé, Pégase !

Le cœur de Bellérophon se mit à battre.

La merveille s'approchait de plus en plus, tournoyant en grands cercles comme vous avez pu voir faire à la colombe sur le point de se poser. Pégase descendait en décrivant de grands cercles qui se rétrécissaient de plus en plus à mesure qu'il approchait de la terre. Enfin, il toucha le sol, et si légèrement, que c'est à peine si les herbes au bord de la fontaine se courbèrent sous ses pas. Puis, baissant la tête, il se mit à boire. Il aspirait l'eau à longs traits, avec des soupirs de contentement, et, quand il eut apaisé sa soif, il se mit à brouter quelques-unes des fleurs à miel du trèfle.

Illustration d'Odilon Redon

Ayant bu ainsi de tout son cœur et pris un peu de nourriture, le cheval ailé se mit à cabrioler et à sauter par simple jeu en quelque sorte. Bellérophon, tenant la main de l'enfant, regardait de derrière les buissons, et se disait qu'on n'avait jamais vu un spectacle si beau, ni des yeux de cheval si sauvages et si pleins de feu que ceux de Pégase.

Puis Pégase referma ses ailes et se coucha sur l'herbe tendre et verdoyante. Mais il ne tarda pas à se rouler sur le dos, ses quatre pattes fines en l'air. Plus il agissait comme les chevaux terrestres ont l'habitude de le faire, moins il paraissait terrestre, et plus il semblait merveilleux.

À la fin, quand il en eut assez de se rouler sur l'herbe, Pégase se retourna et étendit ses jambes de devant pour se relever ; et Bellérophon qui avait deviné qu'il en serait ainsi, se jeta hors du fourré, et bondit à califourchon sur son dos.

Ah ! Le bond que fit Pégase quand, pour la première fois, il sentit sur sa croupe, le poids d'un homme mortel ! Ah, oui ! Un bond vraiment ! Avant qu'il eût eu le temps de respirer, Bellérophon se trouva à cinq cents pieds au-dessus du sol, montant toujours, tandis que le cheval ailé renâclait et tremblait de terreur et de rage. Et le cheval montait, montait toujours, jusqu'à ce qu'à la fin il plongea dans le sein glacé d'un nuage qu'un instant auparavant Bellérophon contemplait de la terre, en se disant que ce devait être un endroit bien agréable. Puis, du cœur du nuage, Pégase descendit rapide comme la foudre, comme s'il voulait se précipiter, lui et son cavalier, la tête la première, contre un rocher.

Je ne saurais vous dire la moitié de ce qu'il fit. À une hauteur de deux milles environ au-dessus de la terre, il fit une cabriole, si bien que les talons de Bellérophon étaient où aurait dû être sa tête, et que pour voir le ciel il lui aurait fallu regarder en bas au lieu de regarder en haut. Il se tordit le cou de manière à voir Bellérophon en face, ses yeux lançant des flammes, et il fit un effort terrible pour le mordre. Mais Bellérophon, à qui aucun cavalier, si bon fût-il, ne pouvait en remontrer, guettait l'occasion, et il réussit enfin à mettre le mors de la bride enchantée entre les mâchoires du cheval ailé. Il n'eut pas plus tôt fait que Pégase devint aussi docile que s'il avait reçu sa nourriture de la main de Bellérophon toute sa vie. Pour dire ce que je pense, au fond, c'était presque douloureux de voir une créature si sauvage devenir ainsi soudainement apprivoisée. Et Pégase semblait le sentir aussi. Il regarda Bellérophon, et ses beaux yeux, naguère pleins de feu, étaient remplis de larmes.

Mais, quand Bellérophon lui caressa la tête et lui dit quelques paroles sur un ton de commandement. Ces paroles étaient toutefois bonnes et réconfortantes, le regard de Pégase prit une autre expression. Il se réjouissait dans son cœur d'avoir trouvé, après tant de siècles de solitude, un compagnon et un maître.

Il en est toujours ainsi avec les chevaux ailés et autres créatures semblables, sauvages et solitaires. Si vous pouvez arriver à les prendre et à les dompter, c'est le plus sûr moyen de gagner leur amour.

Tandis que Pégase faisait tous ses efforts pour faire tomber Bellérophon, il avait volé à une grande distance, et ils étaient en vue d'une haute montagne quand le mors lui fut mis dans la bouche. Bellérophon avait déjà vu cette montagne, et il savait que c'était l'Hélicon, au sommet de laquelle était la demeure du cheval ailé. C'est là que Pégase dirigea son vol, et, se posant à terre, il attendit patiemment qu'il plût à Bellérophon de descendre. Le jeune homme sauta donc à bas de son cheval, tout en le tenant toujours solidement par la bride. Mais, ayant rencontré son regard, il fut si touché de la douceur et de la beauté du noble animal, et à la pensée de la libre vie que Pégase avait vécue jusque-là, qu'il ne put supporter de le retenir prisonnier s'il voulait vraiment sa liberté.

Obéissant à cette impulsion généreuse, il retira la bride enchantée du cou de Pégase, et lui enleva le mors de la bouche.

« Quitte-moi, Pégase, lui dit-il, quitte-moi ou aime moi. »

En un instant, d'un seul bond, le cheval ailé disparut pour ainsi dire à sa vue, s'élevant tout droit du sommet de l'Hélicon. Bellérophon eut peur de ne plus le revoir. Mais, tandis qu'il déplorait sa folie, voilà Pégase qui revint ! Après cette épreuve il n'y avait plus à craindre que le cheval ailé s'échappât. Bellérophon et lui furent amis et eurent l'un en l'autre une tendre confiance.

Cette nuit-là, ils dormirent ensemble, étendus l'un près de l'autre, le bras de Bellérophon autour du cou de Pégase, – non par précaution, mais par amitié –. Et ils s'éveillèrent à la pointe du jour, et se souhaitèrent mutuellement le bonjour, chacun dans son langage.

Bellérophon et le coursier merveilleux passèrent ainsi plusieurs jours, et chaque jour, se connaissant mieux l'un l'autre, ils s'aimaient davantage. Bellérophon était enchanté de ce genre de vie, et n'aurait rien aimé tant que de vivre toujours de la même façon. Mais il ne pouvait oublier l'horrible Chimère qu'il avait promis au Roi Iobatès de tuer. Aussi, quand il sut gouverner Pégase du moindre mouvement de la main, et qu'il lui eut appris à obéir à sa voix, il résolut de tenter la périlleuse aventure.

Donc, dès qu'il ouvrit les yeux, à la pointe du jour, il pinça doucement l'oreille du cheval ailé pour le réveiller.

Dès qu'ils eurent pris ensemble leur repas du matin et bu de l'eau scintillante à une fontaine toute proche, de lui-même, Pégase tendit le cou afin que son maître put lui passer la bride. Puis il témoigna son impatience de partir par maints bonds joyeux et cabrioles légères, tandis que Bellérophon se préparait au combat. Lorsqu'il fut équipé de son épée et de son bouclier, le jeune homme sauta sur le cheval, monta à une hauteur de cinq milles d'altitude, tourna la tête de Pégase vers l'orient, et fit route pour la Lycie. La matinée n'était pas encore très avancée quand ils aperçurent les hautes montagnes de la Lycie, avec leurs vallées profondes au sol rocailleux. Si l'on avait dit vrai à Bellérophon, c'était dans une de ces vallées lugubres que l'horrible Chimère avait sa demeure.

Comme ils touchaient au terme de leur voyage, le cheval ailé descendit peu à peu avec son cavalier, et ils profitèrent de quelques nuages qui flottaient au-dessus du sommet des montagnes pour dissimuler leur présence. Planant au-dessus d'un nuage, et regardant par-dessus le bord, Bellérophon pouvait voir les ruines de maisons qui avaient été brûlées, et ça et là des squelettes de bestiaux disséminés dans les pâturages.

« C'est la Chimère qui a dû faire cela, pensa Bellérophon. Mais où peut bien être le monstre ? »

Trois colonnes de fumée noire montaient dans l'air, sortant de ce qui paraissait être l'ouverture d'une caverne, et, avant d'atteindre le sommet de la montagne, se fondaient en une seule. La caverne était presque au-dessous du cheval ailé et de son cavalier. Bellérophon fit un signe, que le cheval comprit, et aussitôt il se mit à descendre lentement à travers les airs, jusqu'à ce que ses sabots ne fussent plus qu'à hauteur d'homme du fond rocailleux de la vallée. L'ouverture de la caverne se présentait de face avec les trois colonnes de fumée qui en sortaient. Et il semblait qu'il y eût un monceau de créatures étranges et terribles enroulées les unes avec les autres, à l'intérieur. Leurs corps étaient étendus, si emmêlés les uns aux autres, que Bellérophon ne pouvait les distinguer séparément ; mais, à en juger par la tête, une de ces créatures était un énorme serpent, la seconde un lion farouche, et la troisième une chèvre affreuse. Le lion et la chèvre dormaient ; le serpent était éveillé et regardait autour de lui, de ses deux grands

yeux flamboyants. Mais, – et c'était là le plus merveilleux –, les trois colonnes de fumée sortaient évidemment des narines de ces trois têtes ! Bellérophon avait découvert la caverne de la Chimère. Ce qu'il avait pris pour un serpent, un lion et une chèvre, ce n'était pas trois êtres distincts, mais un seul et unique monstre !

Pégase poussa un hennissement qui sonna comme l'appel d'un clairon, et, avant que Bellérophon eût eu le temps de considérer ce qui allait arriver, le monstre se jeta hors de la caverne, et s'élança sur lui d'un bond, ses immenses griffes étendues et sa longue queue venimeuse de serpent se tordant derrière lui. En un clin d'œil, Pégase fut à moitié chemin des nuages.

Illustration d'Odilon Redon

De son côté, la Chimère se dressa jusqu'à ce qu'elle ne reposa plus absolument que sur le petit bout de sa queue, déchirant l'air furieusement de ses griffes, ses trois têtes crachant du feu vers Pégase et son cavalier. Pendant ce temps, Bellérophon ajustait son bouclier à son bras et tirait son épée.

« Maintenant, mon Pégase bien-aimé, dit-il tout bas à l'oreille du cheval, il faut m'aider à tuer ce monstre, ou il te faudra t'en retourner sans Bellérophon. »

Pégase descendit obliquement, rapide comme une flèche, juste au-dessus de la Chimère, qui se dressait toujours aussi haut qu'elle pouvait dans l'air. Quand elle fut à portée du bras, Bellérophon frappa de son épée, mais il fut entraîné par son coursier avant d'avoir pu voir si le coup avait atteint le monstre. Pégase continua sa route, mais fit bientôt volte-face et revint au-dessus de la Chimère comme la première fois. Bellérophon s'aperçut alors qu'il avait presque abattu la tête de chèvre du monstre ; elle ne tenait plus que par la peau.

Mais, par compensation, toute la férocité de la tête morte s'était réfugiée dans la tête de serpent et dans la tête de lion, qui jetaient des flammes, et sifflaient et rugissaient avec plus de fureur qu'auparavant.

S'élançant de biais comme la première fois, le cheval ailé vola de nouveau comme une flèche vers la Chimère, et Bellérophon porta, en passant, un autre coup droit à l'une des deux têtes qui restaient. Mais cette fois-ci, ni lui, ni Pégase ne s'en tirèrent aussi bien que la première fois. D'une de ses griffes la Chimère déchira profondément l'épaule du jeune homme, et, de l'autre, endommagea légèrement l'aile gauche du coursier ailé. Bellérophon avait atteint d'un coup mortel la tête de lion du monstre. Elle était presque détachée du corps, et la gueule, au lieu de flammes, ne jetait plus qu'une épaisse fumée noire. Mais la tête de serpent, deux fois plus féroce et plus venimeuse qu'auparavant, vomissait des torrents de flammes de cinq cents mètres de long.

De nouveau Pégase s'arrêta dans les airs et hennit de colère, tandis que des flammes claires jaillissaient de ses yeux. Ah ! Que ce feu était différent du feu aux

clartés blafardes que vomissait la Chimère ! Le danger stimulait le courage de Bellérophon et de son coursier aérien.

Illustration de Walter Crane

Bellérophon agita la bride, poussa de grands cris et dirigea Pégase, non plus obliquement, cette fois, mais de manière à rencontrer de face le monstre hideux. Si

rapide fut l'attaque que ce ne fut qu'un éblouissement, un flamboiement,-et Bellérophon était aux prises avec son ennemi !

La Chimère, après avoir perdu sa seconde tête, était entrée dans un effroyable accès de colère et de douleur. Elle bondit, et jeta son énorme corps venimeux sur le pauvre Pégase, l'étreignit de toutes ses forces, et enroula autour de lui sa queue de serpent. Et le coursier monta dans le ciel, – il monta, et il monta plus haut que le sommet des montagnes, plus haut que les nuages, hors de vue de la terre pour ainsi dire –. Mais le monstre tenait toujours bon. Bellérophon en se retournant, se trouva face à face avec la Chimère ; et ce ne fut que parce qu'il leva son bouclier qu'il put éviter d'être brûlé vif ou coupé en deux d'un coup de mâchoires. Par-dessus le bord supérieur du bouclier, il plongea ses regards menaçants dans les yeux fous du monstre.

Mais la Chimère était si affolée par la souffrance qu'elle ne se garda pas aussi bien qu'elle aurait pu le faire sans cela. Peut-être, après tout, le meilleur moyen de combattre une Chimère est-il de s'en approcher le plus près possible. En s'efforçant d'enfoncer ses horribles griffes d'acier dans la chair de son ennemi, le monstre laissa sa poitrine exposée. Voyant cela, Bellérophon enfonça son épée jusqu'à la garde dans son cœur. Et aussitôt la queue de serpent se déroula. Le monstre lâcha Pégase et tomba. Et le feu qu'il recélait dans son sein brûla intérieurement, plus ardent que jamais, et se mit aussitôt à consumer le cadavre. Elle tomba ainsi, tout en flammes, à travers le ciel, et jamais plus on ne vit trace de l'effroyable Chimère ! Quand Bellérophon eut remporté la victoire, il se pencha en avant, et embrassa Pégase les larmes aux yeux.

« En route, maintenant, mon coursier bien-aimé ! dit-il, en route pour la Fontaine de Pirène !

Pégase traversa les airs plus vite qu'il ne l'avait jamais fait, et arriva en très peu de temps à la fontaine. Bellérophon y trouva le vieillard appuyé sur son bâton, et le villageois qui menait boire sa vache, et la jolie jeune fille qui remplissait sa cruche.

— Où est le doux enfant qui me tenait compagnie, demanda-t-il, l'enfant qui ne perdit jamais confiance et ne se lassa jamais de regarder dans la fontaine ?

— Me voici, cher Bellérophon, dit l'enfant d'une voix douce. Car le petit garçon avait passé les jours après les jours sur le bord de la fontaine, attendant le retour de son ami. Mais quand il avait aperçu Bellérophon qui descendait à travers les nuages monté sur le cheval ailé, il s'était retiré derrière les arbrisseaux.

— Tu as remporté la victoire, dit-il joyeusement, en courant à Bellérophon, toujours monté sur Pégase. Je savais que tu la remporterais.

— Oui, mon cher enfant, répondit Bellérophon, en descendant du cheval ailé. Mais si ta confiance ne m'avait pas soutenu, je n'aurais jamais attendu Pégase, je n'aurais jamais escaladé les nuages, et je n'aurais jamais vaincu la terrible Chimère. C'est toi, mon petit ami bien-aimé, qui a tout fait. Et maintenant, rendons à Pégase sa liberté.

El il retira la bride enchantée du cou du merveilleux coursier.

— Sois libre à jamais, mon Pégase ! cria-t-il, une pointe de tristesse dans la voix. Sois libre autant que tu es rapide ! »

Mais Pégase posa sa tête sur l'épaule de Bellérophon, et ne voulut point se laisser persuader de reprendre son vol.

— Eh bien donc, dit Bellérophon, en caressant le cheval volant, tu resteras avec moi aussi longtemps que tu voudras : et nous allons aller tout de suite dire au Roi que la Chimère est détruite.

Puis Bellérophon serra le doux enfant dans ses bras, lui promit de revenir à lui, et partit. Mais, plus tard, cet enfant, monté sur Pégase, vola à des hauteurs encore plus grandes que ne le jamais Bellérophon, et il accomplit des actions plus honorables encore que la victoire de son ami sur la Chimère. Car, tout tendre et doux qu'il était, il devint un grand poète !